

5.2. Doctrine

Philosophie. Hivo Anvers

Introduction à la philosophie (1981-1982)

Partie II, Doctrine de l'interprétation

Echantillon bibliographique.

-- J.H. Lambert (1728/1777 ; mathématicien suisse), *Weg zur Gewiszheit und Zuverlässigkeit der menschlichen Erkenntnis*, Leipzig, 1747.

1/ phénoménologie (doctrine des phénomènes ou des phénomènes),

2/ sémiotique (doctrine de la désignation des choses et des pensées ; théorie des signes)

3/ Diologie (doctrine des lois de la pensée ; *Anlage zur Architektonik* (doctrine des concepts ou catégories fondamentales) ;

4/ alethiologie (doctrine de l'aletheia, vérité ;

-- J. Taminiaux, *Le langage selon les Ecrits d' Iena*, in *Tijdschr. v. Philos.*, jr. 31 (1969) : 2 (juin), p. 363/377 (Hegel (1770/1831) affirme (et décrit comment) que dans l'expérience sensorielle elle-même il y a, dès le départ, un "langage" (système de signes), qui prononce ce qu'est le sensible ; ceci s'inscrit dans la vision globale de Hegel selon laquelle la "pensée" est la prise de conscience de la vie (inconsciente et préconsciente) dans le monde ("nouvelle philosophie", dirait de Waelhens) ;

-- H.B. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, New York, 1966 (pp. 84/108 : le common-sensisme critique de Peirce, contre Descartes, affirme que la philosophie, comme toute enquête, devrait commencer par nos croyances quotidiennes significatives, puis les tester de manière critique ; pp. 109/137 : la doctrine de la pensée) ;)

-- K.O. Apel, ed., *C.S. Peirce, Schriften*, I (*Zur Entstehung des Pragmatismus*), Frankf. A.M. 1967 ; II (*Vom Pragmatismus zum Pragmatizismus*),

-- id., 1970 ; E. Walther, ed., *C. S. Peirce, Die Festigung der Uberzeugung und andere Schriften*, Baden/Baden, 1965 ;

-- Kl. Oehler, ed., *C.S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken*, Frankf. a. M., 1968 ; -- Peirce est un grand théoricien de l'interprétation) ;

-- P. Ricœur, *le conflit des interprétations (Essais d' herméneutique)*, Paris, 1969 (Ricœur s'écarte de la philosophie réflexive cartésienne (c'est-à-dire de l'introspection et de la rétrospection critiques), y situe une herméneutique ou théorie de l'interprétation (Schleiermacher, Dilthey) et la confronte au 1/ structuralisme, 2/ psychanalyse et 3/ phénoménologie (Husserl) ;

-- J. Kruithof, *De zingevoer (Introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être signifiant, appréciant et agissant)* Anvers, 1968 ('n ouvrage encyclopédique (avec e.a. une liste intéressante de définitions) :

" Nous appelons "donner du sens" l'activité de l'homme dans laquelle, à l'aide de principes, il se structure en tant que totalité, se situe dans l'environnement dans lequel il est placé et, par rapport au développement de cet environnement, s'oriente " (o.c.,505) ; ici, une science du pilotage ou cybernétique conçue de manière large est le point de départ ; on se souvient que l'homme est un " être cognitif (Aristote, Fichte), évaluatif (Platon, Scheler) et actif (Hegel, Marx, Peirce)).

DU. 2.

(A) Doctrine de l'interprétation (herméneutique)

Signification du mot. Le mot "dénote" est devenu très courant depuis +/- 1970. Au Moyen Âge, on parlait de "dieden" et de "duden" (plus tard : denote) : tant "diets" ("allemand") que "dieden" ("denote") contiennent un mot germanique signifiant "peuple" ("theudho"), de sorte que "diets" ("allemand") signifie "peuple" et "dieden" ("denote") signifie "rendre intelligible au peuple". "Diégéter" "quelqu'un, c'est lui faire comprendre, le rendre "clair" (cf. rendre quelqu'un sage et rendre quelqu'un avisé). Les termes "pointer" et "rendre sage", "pointer" (pensez à l'enseignement) sont liés par leur signification : "pointer" est "pointer". Il y a "indiquer", "signifier", il y a "faire mal".

Herméneutique

Herméneutique" vient du grec "hermèneutikè (technè) (art de l'interprétation) : "hermeneia, interpretatio, signifie

1/ énonciation (exprimer ou dire ce que l'on pense, ressent),

2/ L'"herméneutique" est un vieux mot : c'est une science de l'interprétation et elle servait de support à la connaissance dans l'interprétation des textes ; les théologiens et les exégètes des Saintes Écritures la pratiquaient). L'"herméneutique" est un vieux mot : c'est une science de l'interprétation qui a fonctionné comme une science directrice dans l'explication des textes ; les théologiens et les exégètes des Écritures ont expliqué des textes ; les juristes ont expliqué des textes juridiques : L'"herméneutique" était principalement une activité applicative (comment appliquer les textes bibliques ou juridiques anciens ici et maintenant) et casuistique (le "cas" est un "cas concret" : comment appliquer les textes à un cas concret).

F.D. Schleiermacher (1768/1834) a été le premier à en élargir le sens et à en faire une véritable épistémologie ou épistémologie de la connaissance : "connaître" est "interpréter" (dans son cas, très lié à la vie pratique et à l'expérience : on ne comprend un texte biblique que si on le vit, si on le rend "vrai" dans la pratique).

L'école historique allemande (dont le fondateur est F. von Savigny (1779/1861)) voit dans l'"herméneutique", à son tour, une immersion méticuleuse dans le passé afin de le connaître.

A la fin du XIXe siècle (Dilthey), l'herméneutique devient la méthode des sciences dites humaines ou culturelles (cf. *H.Arvon, La phil. allemande*, Paris, 1970, pp. 116/117).

La "théorie de l'interprétation" est un terme qui fait écho à l'autre grand maître de la théorie de l'interprétation, C.S. Peirce (1839/1914), qui appelle l'homme un "interprétant".

La question elle-même est aussi vieille que l'humanité : toutes les religions connaissent l'"interprétation" des oracles et des signes (qui sont d'origine transempirique et, en tant que tels, ont besoin d'être "interprétés", rendus intelligibles.

Herakleitos d'Ephèse (- 535/-465) conçoit la nature comme grifos, énigme, qui doit être déchiffrée. La sophistique (proto), qui met l'accent sur la "thèse" (positio, proposition, certitude), considère toute connaissance comme une interprétation. Aristote a appelé sa doctrine du jugement "doctrine interprétative" (juger, c'est interpréter). La question n'est donc certainement pas si nouvelle.

DU. 3.

(1). Description de la structure. (3/6)

Afin de décrire la structure de l'interprétation, deux principes sont nécessaires :

(i) La conception de la conscience de Husserl

ou plutôt la conception de Bolzano et de Brentano de la structure de la conscience - voit ce que les scolastiques du milieu du siècle dernier considéraient comme central à la conscience (de soi) : l'"intentio", la référence ; en effet, notre conscience est la rencontre, la confrontation, d'un sujet qui est conscient et d'un objet dont il est conscient :

S(subject)--- = 'intentio' (référence)--- = O(bject) ;

Notez que le mot ordinaire "intention" n'est qu'un exemple de la référence conscience-esprit : lorsque je regarde quelque chose (consciemment), mon attention est "dirigée vers" cette chose (l'"orientation vers" est "intentio"), sans avoir d'autres "intentions" au sens de buts (ultérieurs) ;)

(ii) L'addition, c'est-à-dire la relation biunivoque entre quelque chose et quelque chose d'autre qui lui est "ajouté" au sens exclusif : si je réponds sagement à la question de quelqu'un, alors je lui "ajoute" cette réponse (je le vise et non pas elle) ; surtout, et c'est là que ça commence, un signe est relié, associé à un donné qui lui est marqué, indiqué, ajouté.

(iii) Bien maintenant, la fusion des deux points précédents donne la structure de l'interprétation : S(ubj.)---=signe---=O(bj.). La référence est porteuse d'un signe par lequel elle signifie, désigne l'objet, un signe qu'elle "ajoute" à l'objet, le sujet ajoute un signe à l'objet, en se tournant vers lui de manière consciente. "Intentio" est aussi "addition".

Typologie.

Le sujet, dans sa relation intentionnelle avec l'objet, attribue deux-trois types de signes à cet objet :

(i) un signe mental, un signe-pensée (Peirce), c'est-à-dire ce que nous appelons habituellement une représentation de la chose, le concept de l'objet, le contenu de la connaissance et de la pensée, introspectif et rétrospectif (réflexif, susceptible d'un retour à notre propre intentio ou référence (mieux : référé)) ; non sans une note évaluative et pratique ;

(ii) un signe linguistique ou langagier, qui est double, du moins dans notre civilisation :

a/ un signe de parole (les sons composent les mots et les phrases) et

b/ une marque d'écriture (qui donne la langue écrite).

Symbolisation.

Avec E. Cassirer, *Die Philosophie der symbolischen Formen* (I (*Die Sprache*, 1923) II (*Das mythische Denken*), 1925), nous pouvons appeler l'addition de signes, brièvement caractérisée ci-dessus, "symbolisation(sprocessus)", tout en notant, avec Cassirer, au passage combien l'homme utilise et symbolise massivement les signes : la monnaie est un signe économique ; un poteau indicateur est un signe intersubjectif qui facilite le déplacement, etc.

DU. 4.

La triade “perceptionnisme /interprétationnisme / conceptionnisme”.

Le principe de raison (“nécessaire” et) “suffisante” ou “fondement” dit que notre conscience prend quelque chose comme certain si elle a un “sentiment”, un “contact” (de nature intentionnelle ou attentive) direct ou indirect avec un donné (l’objet).

(i) ***Le perceptionniste*** (perceptio = perception) affirme que notre activité intentionnelle (notre conscience) entre directement en contact avec les données de l’expérience (principalement les données sensorielles, mais aussi, en principe, la perception divinatoire du sensible) ; cela se produit dans la perception immédiate ou l’intuition ; - Bolzano et l’“école autrichienne” (Brentano, Stumpf, Meinong, Husserl), Grell, Hamilton et d’autres sont des perceptionnistes, bien qu’avec des accents différents.

(ii) ***Le conceptionniste*** affirme que notre conscience de la réalité est indirecte et que ce qui apparaît dans la perception est créé subjectivement par notre propre vie intérieure, en particulier par notre faculté d’entendement, qui crée des représentations sur la base de l’expérience ; il est clair qu’il n’y a pas ici d’évidences immédiates, comme l’affirme l’intuitionniste (et le perceptionniste en particulier).

(iii) ***L’interprétativiste*** (on pense à J. Royce (1855/1916), qui a attiré l’attention sur C.S. Peirce) prétend que notre conscience est à la fois perceptive (et immédiatement intuitive ou perceptive) et conceptuelle, mais de manière interprétative :

a/ La vision contient un signe (pensant), qui est perçu (perceptuel) ;

b/ cette pensée arrive à la pleine conscience dans la compréhension de celle-ci (conceptuelle) ;

L’interprétation diffère en elle-même à la fois de la perception et de la compréhension (et conceptualisation), chacune prise séparément : elle fait la navette entre elles, dit W.-E. Hocking, ou plutôt, dit-il, l’interprétation comprend à la fois la perception et la conception.

Hocking ajoute même que dans ce qu’il appelle la “dialectique réflexive” (c’est-à-dire dans la vérification ou la mise à l’épreuve par rapport à la réalité “observée”), nos concepts (qui sont des interprétations, partant de la perception) sont confrontés à la réalité ; en d’autres termes, il y a un mouvement de balancier, à savoir de la perception au concept (interprétation) et du concept à la perception (dite “dialectique réflexive”).

Cf. W. Hocking, *Les principes de la méthode en philosophie religieuse*, in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 29 (1922) : 4 (oct.- déc.), p.449.

Note : Lorsque nous parlons de S(ubject) au singulier, il s’agit d’une pure abstraction : en fait, notre conscience vit de manière intersubjective (d’homme à homme dans ‘Ich-Dubeziehung (Buber)) et sociale (dans des groupes) : il existe, comme le dit Peirce, une communauté d’interprètes.

DU.5.

Les relations intersubjectives et intergroupes sont fortement soulignées dans la théorie dite de la communication, c'est-à-dire un exemple typique de "pensée technique" (cf. K. Steinbuch, *Menselijk en machinaal denken*, Utrecht/Anvers, 1964 (Dt : *Automat und Mensch*, Berlin, 1961), applicable aux relations interpersonnelles.

L'interaction (interagir avec l'autre, matériellement et énergétiquement) et la communication (interagir avec les "informations", informer) sont caractéristiques des relations interpersonnelles.

Les signes de la connaissance et de la pensée, les signes de la parole et de l'écriture sont des informations : ils sont en circulation, pour citer Lévi-Strauss (les mythes, l'argent, les femmes "circulent, comme des messages au sein d'une société").

Le modèle technique voit cela, de manière très abrégée, comme suit : = comme un fil téléphonique, la "communication" relie l'"émetteur" qui envoie un signe, le vit, le fait circuler, - signe qui porte un "message" ("information") ; cette circulation se fait dans un "code" ("système de signes") ;

L'intervalle entre l'"émetteur" et le "récepteur" est comblé par le "codage" (rendre communicable en caractères appropriés), de sorte que le "canal" (c'est-à-dire la voie de transmission) échange des informations - pensez toujours au fil téléphonique ;

Le "récepteur", "le codeur", c'est-à-dire l'interprète des signes, en écoutant et en comprenant le "message".

En effet, tout comme Schleiermacher a étendu l'herméneutique textuelle à une théorie de la connaissance, on peut également transférer cette théorie technique de la communication comme schéma de pensée aux "processus" cognitifs, en particulier de l'objet qui envoie un "message" (signe, information) à celui qui entre en contact avec l'objet (le sujet), et, par analogie, d'un être humain (émetteur) à un autre (récepteur).

Le côté "informationnel" (contenu) de la communication est analogue (similaire) à la théorie de l'interprétation, expliquée ci-dessus, à la différence que, ci-dessus, on part de la conscience comme référence à un objet (école autrichienne), tandis que la "théorie des systèmes" (l'émetteur est un système, le récepteur en est un deuxième, le canal en est un troisième) constitue le point de départ ici.

Echantillon bibliographique.

On a appliqué l'un des deux schémas à la conversation interpersonnelle :

-- L. A. Appley et al., *Effective Communication*, Utrecht/Antwerp, 1967 (o.a. V (*The Written Word*), o.c., pp. 315/353) ;

-- H.P. Zelko, *Modern discussion and meeting techniques*, Utrecht / Anvers, 1964 ;

-- W.Bingham /B. Moore /J. Gustad, *Gesprekstechnieken (L'entretien dans l'organisation et les affaires)*, Utrecht / Anvers, 1966 (entre autres sur le 'counselling') ;

-- I.S. Lee, *The Psychology of Conversation*, Utrecht/Antwerp, 1968 ;

-- Th. Staton, *Instructiemethoden (Méthodes d'enseignement)*, Utrecht/Anvers, 1960 ;

- Les livres qui traitent de l'aspect pragmatique (voir ci-dessous).

DU. 6.

Remarques.

Comme nous le savons, la psychologie expérimentale a été lancée à Leipzig en 1879 par J. Wundt, mais sa méthode intro- et rétrospective a été modifiée par deux correctifs :

(i) **La psychologie gestaltiste** (\pm 1920), qui a complété la méthode purement introspective et rétrospective par la perception externe (le traitement en gestalt prouve au passage le caractère interprétatif de la perception) ;

(ii) **le béhaviorisme**, qui a mis entre parenthèses le mentalisme des deux écoles précédentes et l'a remplacé par un comportement externe, observable ; ceci en deux époques :

(ii) a. **Le comportementalisme naïf** (\pm 1930),

qui a appliqué la "méthode de la boîte noire" (un exemple typique de "pensée technique" : la "boîte" électrique sert de modèle, avec son contenu invisible de connexions) à la vie spirituelle des humains et des animaux :

P(rickel)--= (boîte noire)--= A(ntwoord), également S(timulus)--= (boîte noire)--= R(esponse),

désigne la circulation des influences de nature matérielle et énergétique sur l'être humain (boîte noire en raison des "processus internes", qui sont invisibles) et le comportement par lequel l'organisme réagit à ces stimuli, c'est-à-dire les comportements qui sont réflexes (pensez au système nerveux) ;

(ii)b. **néo-comportementalisme** (\pm 1940v),

qui, dans la boîte noire, introduisait des "variables intermédiaires" (**a1.** motivation, **a2.** incitation (récompense, punition) et **b.** processus d'apprentissage) : avec le processus d'apprentissage, il y avait un soupçon de changements intermédiaires "informationnels" et "interprétatifs" à l'horizon. Il est curieux que, des décennies après Peirce et de Saussure, et malgré la présence massive et massive des processus de signes et de symboles dans l'homme et entre les hommes, la psychologie expérimentale n'ait pas "vu" cela !

Psychologie cognitive (+/- 1930vv)

Il ajoute également des modificateurs cognitifs aux incitations, de sorte que, finalement - dirait-on - le P(rickel) était un stimulus significatif, porteur de sens. La psychologie informationnelle découvre, dans la boîte noire qu'est l'homme, toute une série de "systèmes" - par exemple, la mémoire, la capacité de décision, etc. -La psychologie de l'information découvre, dans la boîte noire qu'est l'homme, toute une série de "systèmes" tels que la mémoire, la capacité à prendre des décisions, etc. qui valorisent l'homme en tant qu'être interprétatif.

Il va de soi que les psychologies non expérimentales, la psychologie des profondeurs (processus internes conscients et inconscients), la phénoménologie (processus intentionnels ayant pour contenu un "eidos" ou un concept) et la psychologie humaniste (processus internes orientés vers la réalisation de soi) avaient déjà perçu depuis longtemps le caractère interprétatif de la psyché de l'homme (et de l'animal), bien qu'avec hésitation, faute d'un état d'esprit à la manière de Peirce ou de Saussure, qui avec la sémiotique ou la sémiologie, c'est-à-dire une théorie des signes, ont créé un instrument utile. i. une théorie des signes, crée un instrument utile.

DU. 7.

(2) Théorie du dessin. (7/10)

Il y a, bien sûr, beaucoup de théories.

Bref aperçu, **bibliographique**.

-- Collin Cherry, *On Human Communication*, The MIT Press, Massachusetts, 1957-1, 1966-2, un livre solide qui donne les concepts de base ;

-- F. Balle/J. Padioleau, *Sociologie de l'information (Textes fondamentaux)*, Paris, 1973 ;

-- J.R. Pierce, *Symbols and signals (Nature and workings of the communication)*, Utr./Antwerp, 1966 (le titre anglais contient, outre les mots "symbol" et "signal", le mot "noise", qui signifie réduction de la transmission (perturbation) dans la communication : il est passé dans le langage courant sous le nom de "communication disorder").

Deux chiffres doivent être mentionnés séparément

(cf. B. Toussaint, *Qu'est-ce que la sémiologie*, pp. 61/87) :

F. de Saussure (1857/1913), avec son *Cours de linguistique générale*, Paris, 1916, parle de "sémiologie", c'est-à-dire de la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale (o.c., p. 31) ;

De Saussure conçoit cette sémiologie comme suit :

La science fondamentale est la psychologie ; elle a une composante, la psychologie sociale ; elle s'occupe, entre autres, des signes (et est, en tant que telle, la sémiologie) ; c'est la tâche du linguiste de déterminer ce qui fait du langage un système spécial dans l'ensemble des faits sémiologiques" (o.c., p. 33) ;

En d'autres termes, la linguistique est une partie de la sémiologie, qui étudie également les signes non linguistiques ; le phénomène de la parole ("langage") se divise en deux aspects,

i/ la langue ("langage"), qui est essentiellement sociale et indépendante de l'individu qui la parle,

ii/ la parole, qui prononce l'individu parlant en utilisant la langue comme instrument ; ce deuxième aspect, la parole, est considéré par Saussure comme de second ordre, comme le sont encore les structuralistes d'aujourd'hui (la "structure" l'emporte sur l'"individu") ;

C.S. Peirce (1874/1914), avec sa "sémiotique" (cf. M. Bense, *Semiotik (Allgemeine Theorie der Zeichen)*, Baden-Baden, 1967, qui donne un aperçu de la théorie des signes de Peirce), voit le signe comme un philosophe et un scientifique comme suit :

Le signe est quelque chose qui, aux yeux de l'interprète (signifiant), s'ajoute à un objet comme moyen de connaissance ; ou plutôt, le signe (signifiant et penseur en premier lieu) est présent dans l'objet et émerge dans la perception, qui est en même temps interprétation, c'est-à-dire saisie du signe et de sa signification (Peirce est un réaliste scolastique, c'est-à-dire que les choses elles-mêmes "sont" dans leur "essence" contenu-pensée, "idéationnel", "signe").

-- C.W. Morris, *Foundations of the Theory of Signs*, in *International Encyclopedia of Unified Science*, I : 2 , Chicago, 1938, est plus ou moins dans l'esprit de Peirce ; il est connu pour une triple division, que l'on retrouve partout : si l'on utilise un signe, ce signe a trois dimensions :

DU. 8.

a/ la dimension syntaxique :

le signe appartient toujours à un “système” de signes (“un code”, c’est-à-dire un ensemble de symboles contenant des informations), dans lequel il n’acquiert sa “signification” qu’en totalité ; si l’on veut, les relations mutuelles des signes font l’objet de la vision syntaxique du signe ; ce que l’on peut aussi appeler : la vision systémique-technologique du signe ;

b/ la dimension sémantique :

le signe “ dit “ quelque chose, c’est-à-dire qu’il a une signification ou un contenu de pensée et de connaissance ; la relation entre le signe (“ signifiant “ - de Saussure), le “ signifié “) et sa signification (“ signifié “ (de Saussure), le signifié) ; un signe renvoie à autre chose, à une réalité ; ce côté “ signifiant “ est le côté sémantique ;

On peut introduire ici une dualité (Leibniz, Frege) : un signe a un “sens” (Sinn), c’est-à-dire un contenu de connaissance (intensif), et une “signification” (Bedeutung), c’est-à-dire un certain nombre d’objets dans lesquels ce contenu de connaissance se matérialise (extensif) ; par exemple, avec le mot “star de cinéma”, je me réfère à toutes les stars de cinéma actuelles, tout en prononçant le contenu de connaissance ;

c/ la dimension pragmatique :

Le signe est toujours utilisé par quelqu’un pour lui-même et dans sa communication avec les autres ; par exemple, je donne le signal du départ des cavaliers ; - le signe se situe ici : c’est la doctrine des “actes de langage”, par lesquels l’un influence l’autre (l’“acte de langage” est pris ici au sens large, c’est-à-dire. (cf. *B. Stokvis, Psychologie der suggestie en autosuggestie (Une explication signal-psychologique pour psychologues et médecins)*, Lochem, 1947 (avec une introduction sur la signification et la critique des concepts par G. Mannoury) ; Lady Welby a été une pionnière dans ce domaine) ;

On pourrait dire que la pragmatique étudie l’aspect “effectif” du signe, tel qu’il s’exprime à la fois dans la communication avec les autres et déjà dans l’expression (c’est-à-dire la projection vers le bas).

Note ad b.

Dans le cadre de la sémantique, la sémasiologie (sens des mots) est brièvement évoquée.

Le signe (verbal ou non-verbal) a de nombreuses significations : la sémiologie ordonne systématiquement leur interrelation. Elle part souvent du sens “ étymologique “ ou de base, pour passer ensuite aux sens “ propre “ et “ impropre “ ou “ transitif “ ; dans les sens impropres, la distinction entre sens métaphorique et métonymique est faite.

Un exemple : le mot “tête” a une signification étymologique quelque part ; au sens propre, il s’agit d’une partie du corps qui “contrôle” les autres parties, généralement située en dessous d’elle ; au sens métaphorique, “tête” signifie “ce qui occupe une position de contrôle” :

DU. 9.

Par exemple, le directeur, le chef d'État, le chef d'une lettre ; dans ce cas, il y a une analogie proportionnelle (comme la tête est aux membres, le directeur est au reste de l'école) ; "tête" signifie - métonymiquement - ce qui est fonctionnel (concernant la relation indépendante/variable dépendante) "tête" est par exemple "ma tête n'est pas dessus" (grâce à ma tête mon esprit est actif ; pas ici maintenant) ; ici l'analogie attributive est à l'œuvre (la tête physique est instrumentale (variable indépendante) par rapport au reste de l'école). Par exemple, "ma tête n'est pas dessus" (grâce à ma tête, mon esprit est actif ; pas ici maintenant) ; l'analogie attributive est à l'œuvre ici (la tête physique est un instrument (variable indépendante) par rapport à l'action de l'esprit (variable dépendante)).

Autres exemples : "la lumière de l'esprit", "la fleur de la jeunesse" (métaphorique) ; "il vit de son travail" (du résultat nutritionnel de son travail) ; "la ville entière était excitée" (les habitants de la ville) (métonymique).

Pour le sens plus spécialisé de " métaphore " et " métonymie ", voir *R. Barthes, Recherches sémiologiques, in Communications, 4, Paris, 1964, pp. 115/116* (depuis *R. Jakobson, Deux aspects du langage et deux types d'aphasie, in Temps Modernes, 188 (1962) : janvier, pp. 853ss.*).

Note ad c.-

D'un point de vue pragmatique, il convient de mentionner la rhétorique, qui étudie l'utilisation "éloquente" des signes (verbaux). Cf :

-- *J.S. Nirenberg, Comment convaincre les gens ?*, Utrecht/ Anvers, 1967 (rhétorique des affaires) ;

-- *M. Dweller/ G. Stuiveling, Moderne welsprekendheid (Eloquence moderne) (manuel de langue orale)*, Amsterdam/Bruxelles, 1968 ;

-- *S. IJsseling, Rhétorique et philosophie (Que se passe-t-il quand on parle ?)*, Bilthoven, 1975 (voir pp. 144/157 sur la métaphore, la métonymie, mais fortement rhétorique cette fois (pragmatique) plutôt que sémantique) ;

-- *G. Bouwmans, Paul aux Romains (Analyse rhétorique de Rom. 1/8)*, Averbode, 1981 (même les écrivains ordonnés sont des "pragmatiques éloquents", comme toute "proclamation", d'ailleurs) ;

-- *J. Kristeva, Semiotikè (Recherches pour une sémanalyse)*, Paris, 1969 ;

id., *La révolution du langage poétique*, Paris, 1974 (ici la rhétorique devient critique idéologique) :

" La sémiotique (...) en abordant la question de l'idéologie, devient (...) la sémanalyse, une science de la connaissance qui renouvelle la gnoseologie (épistémologie) matérialiste en ce sens qu'elle est le résultat de la fusion et de la refonte de trois types scientifiques : la logico-linguistique, la psychanalyse et le matérialisme historique et dialectique " :

En d'autres termes, Kristeva, à travers la rhétorique, s'engage dans une critique de l'idéologie basée sur Marx (utilisation du langage à des fins de conflit de classe) et Freud (L'inconscient à l'œuvre dans la rhétorique (pragmatique)) ;

Intéressant est *J.L. Austin, Performative Aeuszerungen*, in *A. Menne/G. Frey, Logik und Sprache*, Bern/Munich, 1974, S. 9/27 (l'expression d'états d'esprit ('je me sens bien') ou de décisions de volonté ('oui, je veux') est 'opérative').

DU. 10.

(dans le langage des juristes, qui font en sorte que l'énoncé d'un testament soit "opératif" : "je fais une promesse à mon frère sur ...") ou performatif (une vérification justifiée) ; de même, le poststructuralisme opte pour la théorie du langage : R. Barthes ("le langage est fasciste"), M. K. K. Foucault ("la microphysique du pouvoir" surtout d'un point de vue médico-psychiatrique), J. Lacan ("l'inconscient est la raison (l'articulation) de l'autre" surtout psychanalytique) (cf. *G. Schiwy, Les Nouveaux Philosophes*, Paris, 1979, pp. 23/48) ; en ce sens ils sont "sémano-lytiques" comme Julia Kristeva.

On voit qu'on peut pratiquer l'analyse pragmatique-significative-rhétorique du signe dans deux directions : un ouvrage comme *G. Vardaman, Effective Communication of Ideas*, New York, 1970, donne une méthodologie de la communication efficace dans les affaires, la politique et les professions libérales, tandis que *M. Foucault, Microphysique du pouvoir, de la justice pénale, de la psychiatrie et de la médecine*, en allemand, Berlin, 1976, présente la critique de la communication efficace.

Par exemple en 1937, les autorités nationales-socialistes ordonnent aux journalistes d'utiliser le mot "propagande" pour désigner l'influence nazie et le mot "incitation" pour désigner l'influence antinazie ; en 1941, les soldats soviétiques sont qualifiés de "bolchevistes" et les partisans de "bandits" : le pragmatiste méthodique se contente d'utiliser ces techniques, tandis que le pragmatiste critique ('sémanalyse') dissèque cet usage comme objet de réflexion, plus sensible qu'il est au contenu sémantique du signe (verbal) utilisé.

Il convient de noter que la théorie des signes est parfois appelée "sémasologie" (à ne pas confondre avec la "sémasiologie") ou "sémantologie".

(3) Typologie des caractères. (10/13)

R. Jakobson, A la recherche du langage, dans Diogène, 1965, note que, comme de Saussure, Peirce distingue les signes naturels et les signes convenus (conventionnels). Peirce fait une distinction, en effet,

a/1. le signe iconique (pictural) : il met en évidence la similitude réelle et objective entre deux informations (comme une carte sur laquelle les différences de forme et de hauteur sont représentées par des lignes et des couleurs) ;

a/2. le signe indicatif (indicatif ou heuristique) : il repose sur la désignation (belending) (voir concept de système) (par exemple, un panneau indicateur, sans représenter, indique une ville ; la fièvre est le symptôme d'une maladie : les médecins appellent "sémiologie" la symptomatologie des maladies) ; - ici, tant au sens iconique qu'indicatif, en relation objective ;

b/ Le signe symbolique ou convenu : il indique, mais par accord entre les interprètes (par exemple, "fumée" pour le phénomène de la fumée, en français "fumée", en allemand "Rauch", par exemple "2" pour deux, etc.)

DU. 11.

Eh bien, selon Peirce, le signe “idéal” est le signe qui réunit les trois fonctions (iconique, indicative et symbolique), alors que pour de Saussure, le signe simplement “symbolique” (dans le langage de Peirce) ou “complètement arbitraire” est le signe idéal. Voir “sémiologie, sémiotique”, dans *G. Thinès/ A. Lempereur, Dictionnaire général des sciences humaines*, Paris, 1975, p. 867s. pour plus d’explications.

La théorie des symboles.

C’est là que le problème de l’usage des mots se pose, d’une part, dans les sciences sémiotiques-sémiologiques (logistique, mathématiques, linguistique) et, d’autre part, dans les psychologies herméneutiques, psychologiques des profondeurs et humanistes, ainsi que dans les études religieuses. Pour le spécialiste de la sémiotique et de la sémiologie, il y a “symbole” s’il y a

(i) est une référence (fonction), c’est-à-dire une référence de quelque chose à quelque chose d’autre, et

(ii) un caractère convenu inhérent à cette référence ou à ce renvoi. Par exemple, $E = mc^2$ se réfère à l’énergie présente dans une masse (en mouvement) (certes, les symboles, pris séparément, sont conventionnels ; il en va autrement de la structure de la formule : on peut le vérifier par l’expérience (par exemple, la déviation d’un faisceau lumineux au voisinage d’une grande masse).

Pour l’autre catégorie de scientifiques, le “symbole” est différent :

(i) la référence est là, bien sûr,

(ii) mais le caractère aléatoire est présent mais pas absolu.

Susanne Langer, “Philosophy in a New Key”, New York, 1942¹, montre déjà dans le sous-titre explicatif du livre que quelque chose “remue” ici : *A Study of the Symbolism of Reason, Ritual and Art*. Dans l’édition de 1953-5 (Mentor Book) elle dit, o.c., 1, que la logistique (et son utilisation en mathématiques, en linguistique, ainsi que dans les sciences empiriques) a développé un type de “symbole” en tant que pouvoir révolutionnaire, mais que la pensée “analogique” dans le mythe et l’art a exposé une autre conception du “symbole” (elle se réfère, bien sûr, à *E. Cassirer, Phil. der symbolischen Formen, 1923/1929* (surtout bd. 2 (la pensée mythique))).

Dans ses *Esquisses philosophiques (Étude de l’esprit humain en relation avec le sentiment, exploré à travers l’art, le langage et le symbolisme)*, 1962¹, 1964², elle déclare qu’une nouvelle définition du terme “symbole” est nécessaire, car il existe des symboles “scientifiques” (logistiques), mais aussi des concepts plus “primitifs” - un son (le “aum” indien des yogis, par exemple), un point de repère, un objet (une relique, par exemple, un événement) - qui deviennent “symboliques” pour quelqu’un sans attribution consciente ; ainsi dans nos rêves, nos mythes et nos rituels. Un son (le “aum” indien des yogis, par exemple), un signe, un objet (une relique, par exemple), un événement - qui deviennent “symboliques” pour quelqu’un sans attribution consciente ; ainsi dans nos rêves, nos mythes, notre art.

Echantillon bibliographique sur le symbole extra-logistique.

-- *G. Durand, L’imagination symbolique*, Paris, 1964 (ouvrage de base avec notamment la distinction entre l’herméneutique “réductrice” (psychanalyse des “symboles” chez les névrosés par Freud ; analyse des “symboles” chez les primitifs).

DU. 12.

menées par les ethnologues fonctionnalistes et structuralistes (Lévi-Strauss, par exemple) : l'herméneutique du symbole appauvrit (réduit) le contenu du symbole) et l'herméneutique "instaurative" (Jung, Bachelard, Ricoeur) ;

-- J. Bril, *Symbolisme et civilisation (Essai sur l'efficacité anthropologique de l'imaginaire)*, Lille/Paris, 1977 (définit, o.c., 68ss., symbole comme suit :

(i) Le signe (ordinaire) est un objet physique qui est socialement reconnu et qui correspond à des réalités connues ;

(ii) le "symbole" est un objet physique qui, collectivement, est subjectif et correspond à des réalités incompréhensiblement inconnues mais ressenties comme certaines ; en d'autres termes, la familiarité ou non de ce à quoi un signe se réfère n'en fait pas un symbole) ;

-- R. Alleau, *De la nature des symboles*, Paris, 1958 (distinction entre symbole et syntheme) ;

-- L. Knights/B. Cottle, *Metaphor and Symbol*, Londres, 1960 (avec une contribution de HH. Price, *Paranormal Cognition and Symbol*, o.c., 78/94-) ;

-- J. Chevalier / A. Gheerbrant/ N. Berlewi, *Dictionnaire des symboles (Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres)*, Paris, 1969 (844 pp. avec introduction de Chevalier) ;

-- R. Guénon, *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Paris, 1962 (l'ouvrage s'apparente à un dictionnaire avec des listes) ;

En outre, des travaux plus spécialisés :

-- M. Eliade, *Images et symboles (Essai sur le symbolisme magico-religieux)*, Paris, 1952 (histoire religieuse : centre, symboles indiens, dieu et boutons de liaison, coquillage) ;

-- M. Meslin, *Pour une science des religions*, Paris, 1973 (o.c., pp. 197/221 : symbolisme religieux) ;

-- B. Morel, *Le signe sacré (Essai sur le sacrement comme signe et information de Dieu)*, Paris, 1959 (explication textuelle des sacrements par un ministre protestant) ;

-- J. Cazenave, *Sociologie du rite*, Paris, 1971 (il y est question de tabou, de magie et de "sacralité" : le rite, on s'en souvient, est un acte symbolique) ;

-- O. Fröbe-Kapteyn, Hrsg ; Eranos-Jahrbuch 1950 (Bd 19) : *Mensch und Ritus*, Zurich, 1951 (onze spécialistes parlent) ;

-- M. Loeffler-Delachaux, *le symbolisme des légendes*, Paris, 1950 (symboles du processus de légendes) ;

-- G. Bachelard, *L'eau et les rêves (Essai sur l'imagination de la matière)*, Paris, 1942 ;

-- *L'air et les songes (Essai sur l'imagination du mouvement)*, Paris, 1943

-- id., *La terre et les rêveries du repos*, Paris, 1948 ;

-- id., *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, 1948 ;

-- CG. Jung, *De symboliek van de geest (Études en phaénoménologie psychique)*, Amsterdam, (après 1947) (sur l'esprit dans le conte de fées, l'esprit Mercure, Satan dans l'ancien testament, les Trois Saints - unité en profondeur psychologiquement).

DU. 13.

Nous pouvons donc conclure, avec J. Bril, qu'un signe devient un signe "symbolique" (au sens plus herméneutique) lorsqu'il se réfère à une réalité "mystérieuse" (le côté religieux et fantastique de la réalité), à une réalité transempirique (transcendantale et extra-sensorielle), qui, pour cette raison, ne doit pas être appelée "irrationnelle" ou "prélogique", puisque la transempirique a aussi ses structures logiques.

(4) *Le langage et la pensée.*

L'ancienne doctrine de la suppositio nous donne un premier aperçu de la structure du langage, car suppositio signifie représentation, substitution, se tenir pour ou à la place de. Or, le signe linguistique est un tel cas de supposition :

(i) matériellement, la supposition est réflexive : le signe se suffit à lui-même, sans fonction de sens ; par exemple, "homme" est un mot monosyllabique (le mot fait ici purement partie d'un système de signes) ; la matière est ici le son, mot-son ;

(ii) formellement, la supposition est signification : la matière (ici le mot son) représente un sens ; elle est double :

(ii)a. logique : le mot représente un concept ; ici : Le terme "humain" désigne le contenu connaissant et pensant (la notion ou le concept) "humain" (en tant qu'être vivant doué de "raison" (intellect), par exemple) ;

(ii)b. empirique ou transempirique : le mot désigne une "chose" (sens "affaires") ou une réalité, en dehors de l'esprit ; ici : Le terme "humain" désigne les personnes vivantes concrètes en chair et en os, qui sont résumées dans le terme logique ;

Ainsi un mot (aspect matériel) représente (aspect formel) un concept (formel logique) et, à travers ce concept, la chose qu'il indique (formel (trans)empirique) ; -- ainsi le mot peut signifier "simple" (et alors il signifie des choses générales) ou "personnel" (mieux : singulier) (et alors il signifie des choses individuelles). Cf. G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik*, Stuttgart, 1962, S.111.

L'hypothèse Sapir-Whorf.

Le groupe de travail Communication et Cognition de l'Université de Gand a organisé en 1973 un colloque sur la relation entre le langage et la pensée, avec pour thème central l'hypothèse Sapir-Whorf : les anthropologues américains Sapir et Whorf affirment que notre façon de penser dépend dans une large mesure de l'utilisation du langage ; or, celle-ci diffère d'une culture à l'autre ; par conséquent, notre pensée, qui diffère d'une culture à l'autre, est "relative". Sapir a tenté d'étayer cette affirmation en étudiant l'utilisation de la langue chez les Indiens Hopis. Outre le manque de matériel inductif suffisant pour rendre cette thèse vraie, il y a la position de N. Chomsky, linguiste américain, qui soutient que la langue n'exerce pas une influence profonde sur la pensée pure de l'homme, mais seulement une influence superficielle, de sorte que des différences se produisent dans la mentalité, mais pas fondamentalement.

DU. 14.

Chomsky, d'ailleurs, s'écarte également des principes cartésiens et humboldtiens, qui soulignent l'indépendance et la créativité de la pensée (et de la parole) humaine. Néanmoins, nous pensons que l'hypothèse Sapir-Whorf est vraie : toutes les nouveautés (inventions, modes, révolutions) modifient la langue - ce qui montre son côté indépendant et créatif ; - mais les nouveaux modes d'expression sont toujours intégrés dans la cohérence linguistique antérieure.

La contradiction : "mentalisme/linguisme".

Un autre point d'importance fondamentale est le fait que certains penseurs conçoivent la pensée de l'homme comme "mentaliste", c'est-à-dire comme un processus qui doit essentiellement se situer dans l'homme - dans son esprit immatériel (la pensée est un événement "mental"), alors que d'autres penseurs nient toute intériorité et immatérialité et identifient la pensée au "langage" :

Parler dans le cadre des possibilités d'un système linguistique est essentiellement identique à penser. Il s'agit, bien sûr, d'une forme subtile de matérialisme. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas d'interaction mutuelle entre la pensée immatérielle pure (mentalisme) et les signes matériels qui constituent le langage dans lequel un homme terrestre pense nécessairement ; au contraire, l'homme est un système à la fois immatériel et matériel.

Echantillon bibliographique.

- J. Fodor/ J. Katz, *The Structure of Language (Readings in the Philosophy of Language)*, Englewood Cliffs, N.J., 194 (théorie du langage, grammaire, sémantique, psychologie du langage, - par des spécialistes) ;
- A. Martinet, *Eléments de linguistique générale*, Paris, 1967 ;
- G. Lepschy, *Die strukturelle Sprachwissenschaft (Eine Einführung)*, Munich, 1969 (compte rendu) ;
- B. Tervoort, *Psycholinguistique*, Utrecht/Anvers, 1972 (langage des enfants, sociolinguistique, pathologie du langage (surdité, surdic c t )) ;

En ce qui concerne Chomsky :

- H. Verkuyl e.a., Transformationele taalkunde*, Utrecht/ Anvers, 1973 (livre très informatif, qui couvre également la philosophie du langage) ;
- A. Kraak/ W. Klooster, *Syntaxis*, Anvers, 1958 (grammaire élaborée dans le style de la conception du langage du genre transformationnel de Chomsky) ;
- N. Chomsky, *La linguistique cartésienne (suivi de La nature formelle du langage)*, Paris, 1969 ; études plus historiques) ;

La langue comme thème philosophique en Allemagne :

- H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970 (outre la dialectique, la philosophie du langage depuis Hamann, l'herméneutique, la Wienerkreis) ;
- G. Nuchelmans, *Overzicht van de analytische wijsbegeerte (Enquête sur la philosophie analytique)*, Utrecht/ Anvers, 1969 (philosophie du langage de Cambridge, positivisme logique, analyse conversationnelle du langage).

DU. 15

(B)I. Doctrine

Le concept de clarté.

Le langage familier utilise déjà les mots “unambigu”, “many-sided”. La relation entre ce qui est dit (le signe), et ce qui est signifié par ce qui est dit (indiqué) est ici centrale. Plus précisément, il existe trois grands types de clarté :

(i) l’addition est une relation unilatérale entre deux éléments (signe ; signifié) se référant l’un à l’autre :

(ii)a. Il existe cependant aussi des relations uni-multiples (un sens) et des relations pluri-multiples (plusieurs sens).

Il faut noter que, dans les milieux scientifiques, la relation univoque (“ un rendu point pour point “ dans le langage familier) est aussi appelée “ relation univoque ; “ (“ one-one relation “ (B. Russell) ou “ relation bi-univoque “ (Couturat : “ relation bi-univoque “, univoque = unilatéral ; ici, donc, “ deux fois unilatéral “.

La théorie des collections (logique des classes) nous permet maintenant de définir la notion d’isomorphisme (et aussi d’homomorphisme) : deux ou plusieurs ensembles (classes) sont similaires ou isomorphes (ou ‘conformes’), si

(i) il existe un accord univoque entre ses éléments respectifs,

(ii) certaines structures (“formes”), c’est-à-dire des connexions entre éléments, ont été préservées.

Un exemple rend cela plus clair : la loi de Newton ($F = ma$) et la loi d’Ohm ($V = RI$) ont la même structure de formule (c’est-à-dire $A = BC$) et sont donc conformes, isomorphes. C’est le concept de “forme” ou de “structure” qui détermine le morphisme.

Deux ensembles sont “homomorphes” si les éléments et leurs relations ne sont qu’un-plus-uniques ou un-plus-uniques. En d’autres termes, la représentation point par point n’existe plus, mais il y a encore suffisamment de similitude pour pouvoir parler de clarté ou de référence picturale.

Un exemple : le système circulatoire d’un animal ou d’un être humain (premier terme de l’affinité) peut être décrit (c’est-à-dire représenté dans un second terme de l’affinité) :

(a) Aristote - de bonne foi - a pensé à un système d’irrigation (où le liquide s’écoule en étant irrigué) ;

(b) Harvey, cependant, vise plus précisément : il parle de la circulation sanguine (où il n’y a pas d’écoulement, la représentation d’un système beaucoup plus fermé servant de descripteur). La représentation de Harvey est plus précise (isomorphe) que celle d’Aristote.

(B)IA. Théorie du modèle.

A1. Définition du terme “modèle”. (15/21)

Le mot “représentation” est peut-être le meilleur terme familier pour désigner un “modèle”, qui remplit les conditions suivantes

DU. 16.

- 1/ simple obligation (addition) et
- 2/ mais de structures entre elles (conformité),
- 3/ et ceci à titre de clarification.

Les modèles isomorphes sont, bien sûr, les plus utiles, mais les modèles homomorphes restent également utiles, même si la représentation point par point n'est pas symétrique ou mutuelle. Par exemple, à une certaine époque, en physique, l'hydrodynamique (mouvement des fluides) était mieux développée que la théorie de l'électricité : on pourrait, à titre de "suggestion" ("analogie"), utiliser des idées de l'hydrodynamique dans la théorie de l'électricité. À partir du moment où l'on peut concevoir une "représentation" d'un objet de recherche (en tant qu'objet, en tant que processus ou en tant que système), qui représente ou décrit au moins quelque peu cet objet, alors cette "représentation" est un modèle.

Le mot "modèle" et ses dérivés.

Le terme "modèle" nous vient de l'italien "modello", du latin "modulus" :

- 1/ "Mode" signifie "manière d'être", "mesure", "norme", et
- 2/ "modulus", en tant que diminutif, signifie "mode d'être réduit", "mesure", ou "norme". Les architectes, à l'époque de l'empereur Auguste, par exemple Vitruve, ingénieur structurel et militaire, utilisaient ce mot. Le français "moule" et l'anglais "mould" en sont issus.

Signification liée :

illustration, représentation picturale, image, reflet, image miroir, icône, -- métaphore (voir ci-dessus) exemple, exemple de manuel ou paradigme ; -- schéma, matrice, moule, modèle ; -- copie, fac-similé ; -- homomorphie, homologie (par exemple homologation de certificat) etc.

Il convient de noter qu'une certaine ambiguïté platonique est toujours présente dans le sens : tous ces mots signifient :

- 1/ représentation de quelque chose par ou dans quelque chose d'autre (qui lui ressemble),
- 2/ représentation ou modèle idéal (1 est factuel, 2 est normatif).

L'ivresse avec laquelle le mot "modèle" est devenu un mot à la mode, notamment dans les milieux scientifiques, ne doit pas tromper :

"Le problème classique de l'analogie (c'est-à-dire la similarité partielle en cas de différence partielle) a finalement abouti au problème moderne du modèle" (*K. Bertels/ D. Nauta, Inleiding tot het modelconcept*, Bussum, 1969, p. 6).

En effet, l'Antiquité (Platon : l'idée et sa représentation ; Aristote : l'analogie) et le Moyen Âge (la théorie scolastique de l'analogie) connaissaient très bien ce problème. Aujourd'hui, cette notion de modèle est beaucoup plus formalisée (élaborée de manière logistique et mathématique), mais le noyau logique est le même. Cf. *Doede Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970.

L. Von Bertalanffy, Robots, Men and Minds (Psychology in Modern World), New York, 1967, pp. 97/98, 98/101, dit que la "science" est la représentation en entités construites intelligibles appropriées ("choses") de telle sorte que la connaissance empirique ou expérimentale et les connaissances intelligibles soient disponibles.

DU. 17.

Le raffinement va de pair : alors qu'autrefois, l'homme représentait son "monde" quotidien par des "modèles" banals et simples, aujourd'hui, dans la science, on introduit des "constructions" de plus en plus "abstraites", "générales" et, en même temps, "inimaginables".

Raison : le "formalisme" mathématique qui représente les structures en relations abstraites.

La "science", alors, von Bertalanffy la définit comme suit : Une construction compréhensible, qui est la représentation ("modèle") de certaines relations "formelles" et "structurelles", présentes dans un "x" donné (fondamentalement) inconnu". La science ne répond jamais, dit-il, à la question de savoir ce qu'est réellement la réalité : elle ne fait que représenter un ensemble de relations et des "modèles" plus ou moins réalistes.

Lévy-Strauss, Anthropologie structurale, Paris, 1958, p. 306, dit que les sciences "structurelles" (c'est-à-dire les connexions initialement inconscientes dans les données empiriques) ont pour objet tout ce qui a un caractère systémique (en cela les structuralistes sont d'accord avec von Bertalanffy, sauf que ce dernier accepte le rang) :

Tout ensemble de choses tel que le changement d'un élément entraîne le changement de tous les autres éléments est un "système" ; mais la méthode consiste à construire des "modèles" : ici, cependant, un type de modèle est dominant, à savoir les groupes de transformation.

J. Hill / A. Kerber, Models, Methods and Analytical Procedures in Education research, Detroit, 1967, est, dans le domaine agogique, l'application de l'idéal de la science que viennent d'esquisser von Bertalanffy et Lévi-Strauss (notamment pp. 14/20 : Modèles, Structures et Fonction).

Définitions.

"Un modèle est une représentation concrète (représentation) de situations et d'entités (choses) de la nature et de l'histoire". (*K. Bertels/ D. Nauta, Inl. to the Model Concept*, 13)

Si la symbolisation est à l'œuvre, alors un modèle est "une représentation concrète de situations et d'entités de la nature ou de l'histoire dans un ensemble : les symboles" (o.c. ib.).

Il n'est donc pas surprenant que Lévi-Strauss (comme von Bertalanffy) souligne le caractère construit et cite J. von Neumann et O. Morgenstern (1944) :

"Les modèles sont des constructions théoriques, qui présupposent une définition exacte (c'est-à-dire isomorphe), complète et non compliquée. Ils doivent donc ressembler à la réalité sous tous les aspects importants pour le déroulement de la recherche. Cette similitude avec la réalité est nécessaire pour que le fonctionnement du modèle prenne tout son sens". (*J.M. Broekman, Structuralisme* (Moscou/Prague/Paris), Amsterdam, 1973, p. 11/12).

Il est également vrai que, pour Lévy-Strauss, la "profondeur" réelle d'une donnée est exposée dans un tel modèle abstrait (sous la "surface").

DU. 18.

Définitions de la théorie des systèmes

Cf. von Bertalanffy et Lévi-Strauss supra - lire comme suit :

(i) Leo Apostel l'exprime comme suit :

“Si l'on dispose d'un système inconnu 'O' et, en même temps, d'un système 'B' indépendant de ce système 'O', qui est connu, et si l'on exploite le système connu 'B' pour obtenir, par l'intermédiaire de 'B', des informations sur 'O', alors 'B' est un modèle de 'O'”. (*K. Bertels / D. Nauta, Inl. au concept de modèle, 28*) ;

Pensez au modèle d'une maison à construire : grâce au modèle, on obtient des informations sur la maison qui n'est pas encore construite (qui y ressemble) ; ceci, pour prendre un exemple pré-scientifique quotidien ;

(ii) *G.G. Granger, Science, philosophie, idéologies, dans Tijdschr. v. Fil., 29 (1967) : 4 (déc.), pp. 771/772, dit :*

“Nous appelons “modèle” un ensemble d'éléments abstraits et ordonnés de telle sorte qu'ils forment une structure (cohérence). Cette collection vise à refléter la “systématicité” (le caractère systémique) que les phénomènes sont censés présenter. (...) On se trouve face à deux plans, l'agencement de l'un servant de signe à l'autre”.

(iii) *E. W. Beth, Philosophy of Nature, Gorinchem, 1948, p. 20, indique un type de modèle de système :*

“La méthode mécano-constructive (...) consiste à construire un système mécanique (généralement fictif), appelé “modèle”, dont le comportement présente certaines régularités quantitatives correspondant aux lois quantitatives des phénomènes à expliquer.

On pense à un modèle mécanique réduit d'une voiture, par exemple, que l'on va construire en série. On pense à des modèles hydrodynamiques pour les phénomènes électriques : on parlait de “courant”, d’“intensité du courant”, d’“accélération du courant”, de “décroissance du courant”, etc. en hydrodynamique (la doctrine du mouvement des fluides) ; ces termes ont été transférés au flux d'électrons : heuristiquement, cela avait de la valeur (le transfert a provoqué des découvertes), mais, évidemment, l'analogie était fautive sur de nombreux points.

On pense au biologisme (organicisme, vitalisme) concernant le fonctionnement de la société : on part d'un organisme biologique (avec la croissance cellulaire, le métabolisme, l'absorption et la libération de substances, etc.) ; on le transfère aux phénomènes sociaux (ce qui a une valeur heuristique, mais, vu la différence, est d'application très limitée). Cf. également *G. Thinès / A. Lempereur, Dict. général d. sciences humaines, Paris, 1975, pp. 603/607.*

Typologie.

Il existe de nombreux types de modèles. *K. Bertels/D. Nauta, Inl. to the Model Concept, p. 114f, tente de déterminer des groupes de types principaux : les sciences distinguent trois types de données :*

a. concrètes (cristal, cellule, vie de l'âme, vert social, entreprise, etc.), qui pourraient être appelées données commerciales ;

DU. 19.

b1. compréhensibles (conceptuels) (système de nombres, système de lignes et de points, schéma, dessin, “gestalt”, tableau périodique des éléments chimiques (Mendelejeff), une partie ou l’ensemble d’une théorie, une formule physico-mathématique, etc.), qui permettent de comprendre des données (concrètes ou) commerciales ;

b2. formel : l’“électron” est (ad a) d’abord un fait objectif (concret) de la nature ; il est (ad b1) donc un “élément” compréhensible dans un modèle atomique théorique ; le mot “électron” devient “formel” s’il est utilisé comme nom générique (c’est-à-dire encore plus abstrait que dans la théorie du modèle atomique). - Il existe donc trois types de modèles :

a. empirique (entreprise, concrète) ;

b1. compréhensible (conceptuel), c’est-à-dire à un premier degré d’abstraction ;

b2 formelle (c’est-à-dire purement formelle, symbolique sans signification), c’est-à-dire dans un second degré d’abstraction (qui est le calcul, l’arithmétique, avec des symboles).

Ad a : les modèles empiriques sont examinés par K. Bertels / D. Nauta, o.c., dans deux chapitres :

(i) les modèles dans les sciences naturelles et leurs applications (physique, microphysique, mécanique, astronomie, chimie ; - biochimie, biologie) ;

(ii) modèles dans les sciences humaines (“sociales” : économie, linguistique, sociologie, ethnologie (anthropologie culturelle) ; - histoire).

Voici un aperçu des principaux types de “modèles”.

Théorie pratique des espèces.

Deux groupes de modèles sont examinés ici.

(1) : Il y en a :

a1. les modèles iconiques, c’est-à-dire les images physiques en termes pratiques ; par exemple, la photographie d’un événement, la maquette d’une maison (modèle réduit) ; - ici, le changement d’échelle joue un rôle majeur, de même que le changement de matière : la miniaturisation (une voiture miniaturisée : les jouets fonctionnent souvent de cette manière) et le grossissement (pensez à l’atomium, qui représente un atome de fer en grand format) ;

a2. les modèles analogiques, c’est-à-dire les représentations non entièrement iconiques (une syllabe) ; par exemple, un diagramme de fréquentation scolaire ; les modèles non entièrement iconiques (“analogiques” est un mauvais nom, car tous les modèles sont fondamentalement analogiques) sont moins corrects que les modèles voliconiques ;

b. les modèles symboliques, c’est-à-dire que des éléments convenus et introduits de manière conventionnelle (par exemple E, m, c^2) sont assemblés pour représenter une structure (ici : $E=mc^2$, c’est-à-dire que la “mesure” de l’énergie est le produit de la masse par le carré de la vitesse de la lumière) : ces modèles notionnels (conceptuels) sont exacts en principe.

DU. 20.

Ces derniers modèles sont également appelés modèles “algorithmiques” (*E. Beth, Philosophy of Nature, 52/53*).

“Algorithme” est ici une symbolisation structurelle. 2HO est une telle image pour “eau” (H, O sont arbitraires dans une certaine mesure ; le rapport 2HO reflète la structure moléculaire chimique).

Cela est déjà connu des gens du peuple : le décompte des chants de pinson symbolise : un tiret (vertical) pour un chant de pinson ; après quatre temps de chant, le cinquième tiret est barré (!, ! !, ! ! !, ! ! ! !, ...).

En sociologie et en critique sociale, ce qu’on appelle un profil est aussi, à sa manière, un modèle symbolique : on utilise des mots pour formuler certaines caractéristiques d’une personne en un ensemble cohérent qui la typifie (la caractérise).

D’un point de vue linguistique, il convient de noter que “filum” (latin) signifie “fil”, mais aussi - d’un point de vue sémasiologique - “ligne”, “forme” (forme, gestalt).

L’italien “profilare”, conception, façonnage, et “profilo”, dessin, profil, sont dérivés du latin. Depuis le XVII^e siècle, en dessin, “profil” signifie vue de côté ; “portrait d’ombre” (silhouette) est également désigné par “profil” ; la ligne caractéristique du visage est mise en valeur dans le profil ; métaphoriquement, on parlait du profil d’une ville. En technologie, le terme “profil” est devenu le mot utilisé pour indiquer une coupe verticale : en géologie, par exemple, pour indiquer la structure des strates de la terre. La psychologie contemporaine a transféré le terme à la personnalité : “profil de personnalité” (“profil psychologique”), c’est-à-dire l’ensemble des caractéristiques propres à un individu (ou même à un groupe de personnes). Il peut également être utilisé de manière anticipative : une personne qui n’est pas encore connue - par exemple dans le cas d’une nomination - doit correspondre à un ensemble de caractéristiques (utilisation normative du modèle).

Le plus souvent, cependant, le sens est factuel : un homme sans “images” est, sociologiquement parlant, un demi-aveugle. Même si les “images” peuvent être qualifiées de “substituts de la pensée”, l’homme en a besoin, car il a un besoin fondamental d’explication la plus simple possible des événements qui l’entourent, pour la stabilité et la transparence de la vie”. (*G. Deelen, Het beeld die zich vormen van de priest, in Streven, XVII (1964) : 7 (avril), p. 664*).

Le profil ou l’image que l’on crée de soi-même, des autres, de la réalité, est en effet, bien avant l’intoxication de la Théorie des Modèles telle qu’on la voit aujourd’hui, un phénomène extrêmement profond, entre autres parce que, dans le cas des personnes non critiques, le modèle finit par être confondu avec la réalité elle-même : nous voyons pratiquement la réalité à travers les “lunettes” de nos “modèles”.

(2) Il existe des modèles “réglementaires” et “applicatifs”.

Il s’agit d’une distinction distributive.

(i) Le modèle réglementaire ou normatif est issu des sciences expérimentales : J.C. Maxwell, en 1863/ 1864, sans recourir à un modèle empirique, a conçu

DU. 21.

au sens ordinaire, c'est-à-dire un modèle visuel, un ensemble de formules de nature mathématique, c'est-à-dire un modèle abstrait des phénomènes électriques et magnétiques (Faraday et al.) ; il avait une valeur explicative (modèle explicatif) ; on pense à Nils Bohr avec son modèle atomique (noyau, électrons) : les modèles régulateurs sont universellement valables.

(ii) **Le modèle applicatif** (modèle casuistique) n'est pas conventionnel : on pense à G. Cantor, en 1883, qui disait que les formules du calcul axiomatique (en tenant compte des symboles abstraits, sans contenu, purement "formels" ou "formels") ne connaissent pas, du moins pour le moment, d'application ("applicatio") concrète dans la nature ou dans la culture ; sémantiquement vides, elles doivent seulement être mutuellement "cohérentes" (c'est-à-dire sans contradiction, non incongrues) (syntaxiquement en ordre) ; - si ensuite on trouve une application, alors on appelle cela une interprétation (applicative), une réalisation, une réalisation de l'application. Si l'on trouve une application après tout, on parle alors d'une interprétation (applicative), d'une réalisation, d'un "modèle" du compte abstrait.

Conclusion : Au cours du XIXe siècle, deux types de "modèles" ont émergé de la science - l'un issu des sciences empiriques et l'autre des sciences formelles.

Exemple de modèle "applicatif" :

Si $x = y^2$, alors $2^2, 4^2, 5,5^2$ est toujours une "interprétation", une "réalisation", un "modèle" de la formule universelle. En d'autres termes, le modèle régulateur se déplace dans l'universel, le modèle applicatif dans le privé ou le singulier.

Le fait que le mot "modèle" ait été utilisé pour les deux types est toutefois dû à la similitude de forme : les modèles réglementaires résument les propriétés communes d'un ensemble de cas, d'applications, qui confirment la "règle" générale.

Le célèbre principe d'économie ou de parcimonie du milieu du siècle dernier (Petrus Aureolus (Pierre de Auriol, +1322 : "Les motifs pour expliquer quelque chose doivent être limités autant que possible" (minimisation) ; plus tard : Guillaume d'Ockham (+1350)) est à l'œuvre dans les modèles réglementaires : ils résument, sous une forme facilement gérable et manipulable, la structure d'un nombre en principe illimité d'applications ou de cas.

Emmanuel Kant (1724/1804) - dans son ouvrage *Ueber den Gemeinspruch*

Das mag in der 'Theorie richtig sein, taugt aber nicht für die Praxis', Frankfurt, 1968, dit : "Ohne Erfahrung sind die Kategorien leer ; ohne Kategorien ist die Erfahrung blind" (Sans expérience, les catégories (c'est-à-dire les concepts fondamentaux) sont vides ; sans catégories, l'expérience est aveugle).

En effet, sans "règles", les "applications" sont aveugles ; sans "applications", les "règles" sont vides : sans modèles réglementaires, les modèles applicatifs sont aveugles ; sans modèles applicatifs, les modèles réglementaires sont vides.

Montrer un cube (visuel : applicatif), c'est être aveugle sans "explication" (théorie minimale) ; le simple concept de cube est vide.

DU. 22.

A2. Modèle en tant qu'“information”.

C. Van Peursen/ C. Bertels/ D. Nauta, *Informatie (Une étude interdisciplinaire)*, Utrecht/ Anvers, 1968, p. 225, donne la définition de N. Wiener, le père de la science de la direction au sens technique moderne :

“L'information est un nom pour le contenu de ce qui est échangé avec le monde extérieur chaque fois que nous nous connectons à ce monde extérieur et que nous faisons de cette connexion une expérience ressentie”.

F. Vandamme, *The problem of interpreting questions on a preliminary to the logic of questions*, in *Philosophica Gandensia*, New Series, 10 (1972), pp. 43/54, nous met sur une voie différente pour définir l'“information” : en réponse à un donné (objet), un interprète (sujet) “chercheur” (“sensible à l'information”) est confronté à la question de l'“information”, des données perspicaces, qui clarifient le donné, le rendent plus compréhensible. En ce sens, l'“information” est la réponse à une question.

D. Huisman/A. Verger, *La philosophie contemporaine en cent textes choisis*, Paris, 1973, p. 174, note trois sens :

a1. le sens aristotélicien : une substance informe (matière) prend forme grâce à “in.form.ing”, “emmorfosis”, informatio, information ; remarquez que le désordre est le point de départ ;

a2. le sens théorique de la communication : “l'information” est le transfert de messages, la transmission de nouvelles ;

b. le sens physique : l'“information” est la transmission ou le transfert d'une structure (ce qui réunit les sens aristotélicien et de la théorie de la communication). Ainsi, le colloque de Royaumont affirme que l'information est “un transfert de structures d'un “lieu” à un autre”.

Avec L. Apostel, nous avons pu donner une définition théorique type :

Si un système connu peut être utilisé pour acquérir, un système inconnu, une “information”, et si, alors, ce système connu est un “modèle” précisément pour cette raison, alors le modèle est une information.

En effet, tout ce qui est un modèle de la réalité est une information sur (la structure de) cette réalité.

Nous notons, avec C. Van Peursen et al, *Information*, 9/10, qu'il y a fondamentalement deux notions d'“information” en tant que transmission de message (éventuellement de structure) :

a/ la définition dans le langage courant : l'information en tant que “ nouvelle “ est une information, un reportage, d'un observateur à un curieux (voir ci-dessus le questionneur de Vandamme) sur ce qui intéresse ce dernier (c'est-à-dire ses questions) ;

b/ la vision logico-mathématique : l'information est une sorte d'improbabilité (en tant que telle : nouvelle) ; la théorie de l'information fait donc partie de la théorie des probabilités (négatives).

DU. 23.

Le cadre de la théorie récente de l'information est la théorie de la communication.

Le système de référence (c'est-à-dire l'ensemble dans lequel se situe quelque chose) est le circuit de communication, dans lequel quelque chose (un objet) est inséré (comme un relais (le relais étant ce qui reçoit un signal (signe, message) et l'amplifie, le retransmet).

L'objet est un (faisceau de) message(s), c'est-à-dire une (des) information(s), circulant de l'émetteur au récepteur. Ce ou ces messages constituent un ensemble d'improbabilités (sinon il n'y aurait pas de "nouvelles"). Pour rendre cette improbabilité (nouvelle, information) aussi claire (intelligible) que possible, il faut de la "redondance" (redondance), c'est-à-dire trop de "signe" (codage). Voici, en termes simples, les principaux concepts de la doctrine de la communication.

Application.

M. Spiro, Des étoiles qui ne devraient pas exister, in La Recherche, 125 (sept. 1981), pp. 991/997, parle en termes de probabilité : on établit l'existence d'étoiles qui, au moins selon des notions bien définies (modèles), ne devraient pas exister (qui sont "improbables" (en exagération : "impossibles")). Le fait d'établir cette réalité est une "nouvelle" pour les astronomes : après tout, cela ne rentre pas dans leur cadre (de pensée).

Le cadre de la théorie de l'information est, en second lieu, la cybernétique, dont est issue la théorie de l'information (cf. *A. Moles, Objet, méthode et axiomatique de la cybernétique, in Le dossier de la cybernétique, Marabout, 1968, pp. 47/61*).

Après tout, les machines directrices sont des machines de traitement de l'information - cf. *N. Wiener (1894/1964), Cybernetics, 1948*. Wiener a souligné : "L'information est l'information, pas la matière ni l'énergie. Aucun matérialisme qui ne l'accepte pas ne peut survivre aujourd'hui".

Cela nous amène tout de suite à l'informatique. *H. Plorin, Informatica, in Onze Alma Mater ; 1973 : 1, p. 49/56* dit que le mot est utilisé en néerlandais depuis 1964 (l'Académie française a accepté le mot 'informatique' en 1966). L'informatique est

(i) la science du traitement raisonné des données, c'est-à-dire de l'information (entendue ici comme le contenu de la connaissance **1/** et de la communication **2/** humaines dans les domaines social, économique, technique) ;

(ii) cette opération consiste en la transformation en un "langage" (c'est-à-dire un système de signes), facilement manipulable par des machines automatiques, qui transfèrent et traitent les signes qui constituent le langage (traitement des données). C'est là où nous sommes en matière d'automatisation. L'"ordinateur" est le dispositif qui traite l'information, sous forme discrète (discontinue) (en ce sens, l'informatique est la "théorie des ordinateurs"). Cf :

DU. 24.

-- M. Ponte/ P. Braillard, *L' Informatique*, Paris, 1969 ;

-- F. Raymond, *les principes des ordinateurs*, Paris, 1969.

-- T. Blackburn/ H. Xhite, *Comprendre les ordinateurs*, Verviers, 1969

(A propos : il y a deux dispositifs de calcul, l'ordinateur analogique (encore une fois "analogique" appliqué ici dans un sens spécial) et l'ordinateur numérique (c'est-à-dire "ordinator", - mot introduit par I.B.M.) ; o.c., 28ss.) ;

-- I. Adler, *La langue électronique (Les principes et ses applications dans les ordinateurs)*, Verviers, 1962 (fortement logico-algébrique) ; -- au sens applicatif :

-- J. von Neumann, *The nervous system as computer*, Rotterdam, 1966 (le système nerveux et la calculatrice sont quelque part analogues) ;

Toemaatje : H. Jans, *Opmars van de 'chips'*, in *Streven*, 48 (1981) : April, p. 619/635 (l'évolution du macro-ordinateur au microprocesseur : la base est la miniaturisation de l'automatisation grâce à la micro-électronique, ce qui fait qu'une puce microprocesseur équivaut à un mini-ordinateur, si bien que l'on parle de la 'troisième révolution industrielle').

Conclusion : En juillet 1974 déjà, lorsque les diplômés de Louvain ont obtenu pour la première fois le titre d'"ingénieur en informatique", le professeur L. Buyst a souligné que le stockage, la recherche, la comparaison et l'adaptation de l'information (ce qui signifie encore et toujours des "modèles (de structures)") devenaient un problème de plus en plus important. Étant donné le rôle instrumental de l'ordinateur dans cette activité "informatique", ce qu'on appelle "l'appréciation de l'ordinateur", c'est-à-dire la compréhension correcte des possibilités et des limites de l'informatique et de ses équipements, est une nécessité. (Cfr. E. Baudet et al, *Mens en computer (Automatisation, révolution industrielle et culturelle)* Utrecht/Anvers, 1963.

(B)IB. Doctrine de l'ambiguïté.

B1. La notion d'ambiguïté ;

En d'autres termes, pour un objet à interpréter, il existe plus d'une interprétation ; un objet singulier donne lieu à un pluriel d'interprétations subjectives.

Les scolastiques du milieu du siècle dernier ont exprimé ce schéma comme suit :

a. Il y a l'"obiectum materiale", l'objet matériel, - où "matériel" signifie en fait "boucle", "réflexif, réciproque (ne pas confondre avec "réciproque" : penser à un verbe réciproque, c'est-à-dire récurrent en lui-même (concernant le sujet agissant))) :

Exemple : cet arbre ici, c'est-à-dire un fait concret et professionnel ;

b. le cas échéant, il existe un pluriel de "obiecta formalia", objets formels ou formels ; "forma" signifie ici (au sens antique-médiéval) contenu mental, valeur de connaissance, modèle, exemple : la forme dictique (= indicative ou démonstrative) - "cet arbre ici et maintenant" - donne lieu, dès qu'elle devient extra-matérielle, c'est-à-dire relative, à une série d'interprétations :

DU. 25.

b1. l'arboriculteur considère l'arbre comme le résultat de ce que l'on appelle en arboriculture scientifique le "contrôle de la croissance", c'est-à-dire la manipulation des facteurs de croissance (cf. variables indépendantes) qui "contrôlent" le processus de croissance (cf. variables dépendantes) ; - biologique ;

b2. le marchand de bois y voit une marchandise et l'objet "rentable" dans l'arbre ; - commercial, utilitaire ; - économique ;

b3. les fiancés se placent sous cet arbre parce qu'il leur donne de l'éclat et de la verdure, ainsi qu'une "atmosphère" pour leurs heures d'amour ; - "célébration", ludique ;

b4. le peintre paysagiste essaie de "mettre en valeur" le "beau", éventuellement le grandiose (beauté à grande échelle) ou le gracieux (beauté à petite échelle), de manière esthétique - artistique ;

b5. le dendrologue (à dendron = l'arbre) ou l'arboriste considère l'arbre "scientifiquement", comme un système biologique, avec une structure interne, comparable à celle de ses congénères (distributive), et avec une interaction avec l'environnement (les "systèmes" environnants (collectifs) : structure externe) ; - science professionnelle.

On voit ce qu'est l'objet formel : c'est le "sens" que l'on peut attacher à l'objet matériel en lui-même ; c'est l'interprétation.

Un autre exemple :

V. Carels, *Réaction en jargon scientifique*, dans *De nieuwe Gids* (18.07.1964), donne l'ambiguïté sous forme sémasiologique. La théorie du sens, dit-elle, donne la description suivante au terme "réaction" (reproof) : "une action (travail) qui évoque une autre action, une répercussion, une réponse à un certain stimulus.

Langue du peuple : la réaction d'une personne est l'adaptation de son comportement à un stimulus.

Mécanique : Une réaction est la réponse d'un élément physique à une force qui agit, affecte.

Chimie : la chimie est la science de toutes les réactions qui ont lieu dans la nature en termes de structure moléculaire, pourrait-on dire ; il y a une action constante d'une "substance sur une autre, qui répond ("réagit") chimiquement dans un "processus" chimique (qui peut être neutralisant, homo- ou hétérogène, etc.).

Physiologique : réponse d'un organe ayant une fonction spécifique (par exemple, l'odorat) à un stimulus.

Psychologique : réponse de l'homme, soit dans sa vie spirituelle (introspective), soit dans son comportement (externe) (comportementale), à une situation (stimulus).

Médical : réponse soit de l'organisme (physiologique en particulier), soit du psychique à un test médical (dans le cas de la syphilis, par exemple, la réaction de Wassermann).

Agogique : la réponse des acteurs du processus éducatif (parents, enseignants, enfants, adultes) à une "situation" pédagogique ou comportementale. Le contexte décide

DU. 26

le sens ; c'est-à-dire que le "système" ou l'entité vivante dans lequel un terme est utilisé, est sémasiologiquement décisif pour la variante de sens, l'entité vivante de l'interprétation - ici une multiplicité de sciences.

Jusqu'à présent, la "surdétermination" objective, c'est-à-dire le fait que l'objet lui-même présente plus d'une structure en soi, qui est exposée grâce à une pluralité de perspectives ou d'approches (méthodes, points de vue), a été l'explication de l'ambiguïté.

B2. Même concept d'"ambiguïté" sur le plan psychodiagnostique.

Un schéma analogue peut être développé :

O(bject) = S(timulant) --- = I(nterpretation) = R(éponse) = R(eaction).

Cf. p. 6 ci-dessus. En attendant, la structure que nous venons d'appeler "O" ---= D(uiding) 1 ou D(uiding) 2 ... demeure.

Mais si nous écrivons :

O(bjet) = S(timulant) -- = (boîte noire = sujet) --- = R(éponse)

Le pouvoir diagnostique de l'ambiguïté, ou le pouvoir d'exposer l'intérieur du sujet, s'exprime alors plus purement.

Prenons un paradigme ou un exemple d'école :

Un enseignant donne à vingt élèves un devoir de rédaction sur, disons, la beauté de l'été. C'est un fait, établi d'innombrables fois, que chaque élève produit quelque chose de personnel, que l'on peut qualifier de "subjectif", mais sans aucune connotation péjorative. De manière schématique :

un singulier de thème --- = un pluriel de rédaction,

En tant qu'application du régime :

Un singulier de S(timulant) --= un pluriel de R(éponses)

La "rencontre" - pour utiliser un mot existentiel pour le schéma "o ---= A" - est en même temps interprétative, mais alors interprétative en tant qu'auto-implicative ("auto-involutive" est également une expression populaire dans le milieu linguistique-analytique) : en interprétant, l'interprète s'expose à une sorte de test psychologique (on ne peut pas l'appeler un test au sens réel, car le caractère expérimental est trop faible) ou psychodiagnosticum. Aristote aurait dit à l'époque : "chacun en fait quelque chose d'autre" ; aujourd'hui, nous disons : "chacun y projette quelque chose d'autre".

Il convient de noter que, sur le plan psychologique, la "projection" a deux significations :

a. L'expression ou l'extériorisation d'états et de processus intérieurs dans un comportement extérieur, des gestes, des mots (qui fonctionnent alors comme des "signes", y compris et surtout au sens pragmatique) ;

DU. 27.

b. attribution ou évaluation de quelqu'un ou de quelque chose - interprétation - selon une ou plusieurs conditions subjectives telles qu'elles sont inhérentes au sujet qui interprète.

A l'objet qui est imputé. L'"introjection" serait également un bon mot, mais vue de l'intérieur vers l'extérieur plutôt que de l'extérieur vers l'intérieur, comme le voient les psychanalystes (qui est le pendant de la projection). Les motifs, c'est-à-dire les motivations et les intuitions inconscientes, qui déterminent la projection peuvent être divers :

(i) Projection de l'existence : *E de Condillac (1715/1780), Traité des sensations*, fait référence au fait que le sujet en tant qu'être intellectuel projette son expérience intérieure à l'extérieur de lui-même, dans le monde extérieur, de sorte que cette réalité intérieure acquiert, à ses yeux, une (fausse) existence, une autonomie ou une indépendance par cette opération ;

(ii) la projection religieuse : le sujet religieux attribue au sacré (dieu et dieux etc.) ce qui lui est propre (existence, - sentiments, pensées, autres propriétés) : L. Feuerbach (1804/1872) K. Marx (1818/1883) et d'autres hégéliens de gauche (et leurs disciples jusqu'à présent) ont essayé d'"expliquer" (si l'on peut utiliser ce mot distingué avec une connotation "scientifique" ici ; ce qui ne signifie pas que certaines religions sont ainsi explicables) toutes les religions possibles avec ce simple schéma ;

(iii) La projection psychanalytique : le sujet à psychanalyser est soumis (pour sa pensée éducative et sa morale) à des représentations et des sentiments insupportables et répréhensibles - ex. il désire, contre son gré, une femme qu'il "peut" (moralement) ou "peut" (pratiquement) ne pas désirer ; par un mécanisme de blanchiment ou d'(auto)défense, à l'œuvre dans son être intérieur - motif - il attribue ces processus intérieurs "indescriptibles" à quelqu'un ou quelque chose situé hors de lui (en particulier, ici, la femme désirée elle-même, qui est, pour ainsi dire, elle-même soit la cause (cause légère), soit la cause (pleine), à ses yeux, du désir actif en lui avec ses représentations : "Le pot aux roses" est la manière vernaculaire de formuler cette idée psychanalytique profonde.

B3. Le concept de pluralité et la Bible.

Le point de départ est ici le verdict de Dieu (ordinal, ordalie). Il s'agit d'un diagnostic juridique : la personne accusée ou soupçonnée est soumise à un test de manière à faire apparaître clairement sa culpabilité ou son innocence. Le pouvoir révélateur à l'œuvre dans une telle procédure est soit naturel-magique (le pouvoir immanent des mots, des actions, des matériaux), soit évocateur-magique (les esprits, les divinités interviennent avec leur pouvoir, mêlé ou non au pouvoir naturel-magique). L'exemple "classique" ou le manuel du jugement divin dans la Bible est *Num. 5:11/31* (sur une femme soupçonnée d'adultère).

DU. 28.

Ne vous y trompez pas : Le Nouveau Testament aussi connaît ce jugement de Dieu : Dans *1 Cor 11, 27/32*, Paul parle de l'approche indigne de l'Eucharistie et dit : "Celui qui mange et boit, mange et boit lui-même un jugement, s'il ne juge pas le corps (c'est-à-dire : du Seigneur dans l'Eucharistie) selon sa valeur".

De plus, le jugement de Dieu est très large. Toutes les actions humaines subissent les conséquences de leur qualité morale : "Ne vous y trompez pas : on ne badine pas avec Dieu. Tout ce que l'homme sème, il le récoltera aussi : celui qui sème dans la chair (c'est-à-dire dans la pauvre humanité pécheresse), récoltera la corruption de la chair ; mais celui qui sème dans l'esprit (c'est-à-dire dans la puissance vivifiante de Dieu à l'œuvre dans l'homme), récoltera la vie éternelle de l'esprit". (*Gal. 6, 7/8*).

Encore et encore, on voit la séparation à l'œuvre, parfois à travers des actes rituels (ou magiques), parfois à travers l'action vivante elle-même. En d'autres termes, le jugement (rituel) de Dieu est dans le visible comme le jugement de Dieu est dans le non visible.

La structure est claire : un même acte rituel conduit à plus d'un résultat (en fonction de la disposition morale du sujet concerné) ; apparemment, une même vie terrestre conduit à plus d'un résultat (en fonction de l'attitude intérieure envers Dieu). Dieu place l'homme dans des situations qui ont une valeur de diagnostic : cela indique l'ambiguïté de son action.

Ici, la structure est directrice :

Bonne ou mauvaise attitude --- = vie ou rite --- = bon ou mauvais résultat (pour la personne concernée : feedback). C'est ce que l'on appelle depuis longtemps la loi de la sanction immanente. Celui qui fait le bien, se prépare un bon résultat ; celui qui fait le mal, se "punit".

Jésus lui-même a souligné cette ambiguïté. Ainsi, en *Mc 8, 27/30*, à la seule question de savoir qui est Jésus, les gens donnent plusieurs réponses (certains disent " Jean le Baptiste ", d'autres " Elie ", d'autres encore " un prophète ", - Pierre " le Christ " (cf. *Lc 9, 7/9*).

Ainsi, en *Mc 4, 1/20* : La seule personne et l'unique œuvre du Christ (la semence) sont détruites par Satan chez certains, déliées chez d'autres par la tribulation ou la persécution, étouffées chez d'autres par les soucis du monde, la tromperie des richesses et les convoitises de tout le reste,

Dans le cas du dernier type d'auditeurs de la Bonne Nouvelle, cette même réalité est traitée et accomplie trente, soixante, cent fois.

Il en va de même en *Mt 25, 1/13* (la même tâche est accomplie différemment par les demoiselles d'honneur folles et par les sages) ; *25, 14/30* (les talents sont utilisés différemment) ; *5, 31/46* (le même être humain dans le besoin devient un "voisin" pour une personne, un "étranger" pour une autre).

Du. 29.

B4. Traitement de l'ambiguïté philosophique.

Commençons par un modèle applicatif de la règle philosophique : un homme, âgé de quarante ans, tue une jeune fille mineure dans un accès de rage.

a. Informatif : le journaliste parle d'une affaire de meurtre, le statisticien d'un crime jusque-là peu fréquent ;

b. (méta)physique :

b1. préconstitutif : (religieux) le théologien traditionnel parle de péché contre Dieu ; (extra-naturel) l'occultiste parle de mal occulte ou de démoniaque ou même de satanisme ;

b2. constitutif :

(i) Médicale : le médecin y voit une maladie ;

(ii) Psychologique : le connaisseur ordinaire y voit la faiblesse humaine ; le psychiatre ordinaire y voit son modèle de pensée :

a/ Freudien (le complexe d'Oedipe, créé par le choc entre la libido (désir de vie) et l'ueber-ich (les règles de conscience imposées par la culture, qui contrecarrent la luxure), engendre l'agressivité) ;

b/ adlerienne (le complexe d'infériorité, né du choc entre le besoin d'être valide et les normes de la communauté, produit de l'inhibition, de la déception (frustration) et de l'agressivité) ;

c/ Jungien (le complexe de Cendrillon, généré par le choc entre le désir de vivre et son "idéal" et la "dure" réalité, conduit à l'impression que l'idéal est inaccessible et peut être dramatisé comme un "désastre", - ce qui évoque l'agressivité) ;

(iii) sociologique : le sociologue ordinaire conclut à un comportement asocial ; le psychiatre de la nouvelle gauche voit dans la socio-critique l'effet de l'influence déformante des structures sociales capitalistes, tandis que le psychiatre néo-structuraliste la voit, tout aussi socio-critique, comme l'effet des structures linguistiques "fascistes", qui ont dégradé le meurtrier de l'intérieur.

c. le point de vue éthico-politique :

c1. éthique : le moraliste (éthicien) y voit un comportement immoral (sans scrupules) (péché) ; le théologien sécularisé y voit un crime contre l'humanité ;

c2. politique :

(i) Juridique : le juge considère qu'il s'agit d'un homicide criminel avec circonstances aggravantes ; - un avocat parle de légitime défense sexuelle, répréhensible mais compréhensible, tandis que l'avocat adverse parle d'injustice fâcheuse et dépravée à l'encontre d'une personne innocente ;

(ii) sociaux-idéologiques : la féministe y voit le énième signe de l'assujettissement de la "femme" à la phallogocratie masculine ; - le libéral y voit un abus insensé du principe en soi valable de la liberté individuelle ; le personnaliste une atteinte à la dignité de la personne humaine dans un contexte social,

DU .30.

Le solidariste y voit un crime contre l'ordre intersubjectif de la libre communauté des personnes ; le communiste marxiste proteste contre les doubles standards du reste de la bourgeoisie, qui menacent la "collectivité" socialiste ; le fasciste de droite y voit une attaque contre l'ordre inviolable de son État et des citoyens qui y sont liés ;

(iii) agogique : l'éducateur, respectivement. l'éducateur y voit une erreur éducative fatale qui pose un fort problème de rééducation ; l'éducateur anti-autoritaire y voit une réaction fatale contre un système autoritaire (et des figures paternelles) qui engendre des "soumis", qui, cependant, présentent ensuite des motivations criminelles.

Nous renvoyons maintenant à EP(istemology), p. 26, où le schéma de base de la philosophie traditionnelle et complète est brièvement mentionné : au moyen du schéma ambigu susmentionné, mais ordonné philosophiquement, sa valeur éminente et, en même temps, l'attitude philosophique, deviennent apparentes.

Approche ou méthode multi et interdisciplinaire.

Disciplina" (sujet d'apprentissage, science professionnelle) donne lieu, linguistiquement, à multi- ou many-disciplinaire et à inter- ou intermediate-disciplinaire. Il se présente sous deux formes :

Il existe une science principale avec de nombreuses sciences auxiliaires ;

Ainsi, *I.M. Bochenski, Philosophical Methods in Modern Science*, Utr./ Antw., 1961, souligne que la logique (qu'il entend comme la logistique)

(i) utilise les termes de la théorie de la connaissance (épistémologie) (vrai/faux ; connaissance directe/indirecte, etc.),

(ii) les termes psychologiques (psychique, savoir, état, propriété, acte, objet, sujet, activité, etc ;)

(iii) utilise également des mots sémiotiques (signes, symboles, langue, prononciation, nom, etc.) ;

(iv) oui, parle aussi le langage ontologique (choses, substance, propriétés, relations, essence, existence, relation de cas, etc ;)

Il y a plusieurs spécialistes, qui, à égalité, produisent leur contribution :

E. Baudet et al, Mens en computer (automatisme, révolution industrielle et culturelle), Utr./ Antw., 1963 ; - la mécanique, la technologie des machines, la géométrie, la combinatoire (système d'échecs), la psychologie, la physiologie (connaissance du système nerveux), la futurologie (connaissance des possibilités futures), la culturologie, l'histoire, la philosophie de la culture, - elles sont toutes traitées, à égalité (pas de science principale ou auxiliaire).

Cela permet d'éviter tous les -ismes (technicisme, psychologisme, sociologisme, linguisme, biologisme et tous les "triumphalismes") des scientifiques professionnels.

DU. 31.

On voit ainsi la différence entre l'ontologie et la méthode multi ou interdisciplinaire :

a/ l'ontologie est toujours la science principale par rapport aux sciences professionnelles (soit équivalente à un spécialiste (modèle 2 de la p. 30 ci-dessus), soit subordonnée (modèle 1 de la p. 30 : science principale avec des sciences auxiliaires) et ces sciences professionnelles sont des sciences auxiliaires ;

b/ l'ontologie recueille et systématise les sciences auxiliaires

b1/ Selon le schéma ci-dessus aux pages 29/30 qui est courant en Occident depuis les Pythagoriciens ;

b2/ Ce schéma a à son tour sa cohérence à partir de l'ontologie, c'est-à-dire de la théorie de l'être, mais de la manière suivante :

= le (méta)physique traite l'être dans le cadre et le système de l'"être" en soi ("matériel", c'est-à-dire réflexif, dans son identité, identitaire) ;

= les autres sections traitent de ce même être dans son contexte selon les approches subjectives développées par la pensée philosophique classique :

(i) informatif

a/ Théorie de la connaissance : l'être comme " vrai " et/ou " faux ", c'est-à-dire correspondant à (notre) capacité de connaître, intelligible ;

b/ logique : être comme un et/ou plusieurs, c'est-à-dire collectable et systématisable ;

(ii) Éthique-politique,

c'est-à-dire comme valables et/ou non valables ; c'est-à-dire comme correspondant à (notre) capacité à dire la vérité (axiologique, évaluative) ; - et ce de deux manières principales :

(i) personnel-humain (et c'est la position éthique ou morale) ;

(ii) co-humain-sociétal (et ceci est appelé "politique" depuis l'époque des Grecs anciens, car la "polis" était le contexte social dans lequel les Grecs les plus anciens vivaient co-humain-sociétal, - ce qui, à l'époque hellénistique-romaine, était plutôt appelé "impérial" (c'est-à-dire dans un contexte impérial) ou, mieux encore, "œcuménique" (le mot "oikouménè", désignant l'ensemble du monde habité connu (et inconnu) de l'époque, désigne l'universel, l'universel, l'universel. dans le contexte impérial) ou, mieux encore, "œcuménique" (le mot "oikouménè", qui désigne l'ensemble du monde habité connu (et inconnu) de l'époque, désigne l'universellement humain), qui est fondamentalement planétaire ou, comme on dit parfois, "global" (englobant le globe)).

En termes de clarté, l'ontologie signifie que, même si elle a un objet formel, distingué de tous les autres objets formels ou vues des sciences professionnelles, elle garde toujours en vue l'objet matériel comme son objet formel, c'est-à-dire l'identité de l'être dans son contexte. Ce point de vue n'est jamais (pas même) celui de la "science de l'unité" (la plus élaborée) - même si elle "unifie" toutes les sciences auxiliaires possibles (science de l'unité !) sous le titre, par exemple, de la théorie des systèmes de ces dernières années (ce n'est qu'"une/plusieurs", mais pas une science de l'identité comme l'ontologie).

DU. 32.

(B)IC. L'informatique.

Nous avons vu que le signe ou le modèle a une valeur informative ; en d'autres termes, le signe (modèle) informe sur ce que le "modèle" représente. Pour l'ontologue, la question qui se pose est la suivante : qu'est-ce que le signe (modèle) en tant qu'information et en lui-même (c'est-à-dire identitaire, looping, réflexif) ?

Parce que, apparemment, sa valeur informative dépend de ce que le signe (modèle) est réellement.

Nous connaissons déjà la réponse de N. Wiener selon laquelle l'"information" n'est ni de la matière ni de l'énergie, mais quelque chose de distinct, qui est comparable et connectable à la matière et à l'énergie, mais qui n'est jamais "la" matière et l'énergie. Et Wiener mentionne explicitement les matérialistes (et il devrait mentionner les énergéticiens !), qui identifient toute réalité ("être") avec la matière ou l'énergie.

La triade "matière - énergie - information".

L'arrière-plan est formé par la physique moderne. *Ch. Brunhold, Histoire abrégée des théories physiques concernant la matière et l'énergie, Paris, 1952.*

Jusqu'aux années 1950, on a continué avec une dyade, à savoir la matière et l'énergie, toutes deux clarifiées par des formules mathématiques-logiques (qui, par essence, représentaient l'information dans la matière et l'énergie).

= La première vision cherche à réduire tous les phénomènes physiques à des actions et réactions mécaniques entre des particules de poussière (en quatre étapes :

(i) la théorie cinétique (molécules en mouvement constant),

(ii) l'atomistique (qui comprend la molécule comme étant composée d'atomes),

(iii) la théorie intra-atomique (l'atome est un noyau, qui est positif, entouré d'électrons négatifs),

(iv) la physique nucléaire (le noyau atomique lui-même est composé de particules encore plus petites) (o.c., 25/47) - Inspiré par l'atomistique antique, Gassendi (1592/1655) a jeté les bases de l'atomistique moderne.

= La deuxième conception cherche à réduire tous les phénomènes physiques, à partir du concept mécanique d'"énergie" ("travail", c'est-à-dire la force qui déplace), à des formes d'énergie. La conception cinétique de la matière s'est mise en route : le "mouvement" (kinésis) est le rouage de la matière ; mais, en plus de l'énergie mécanique, on a découvert l'énergie thermique, l'énergie chimique, etc.

Avec le temps, il est apparu que l'énergie était transformable ou susceptible d'être transformée. Ainsi, l'univers matériel est apparu comme une multitude de formes d'énergie et de transformations énergétiques (o.c., 11/24), surtout depuis Helmholtz (1848), qui a attiré l'attention sur le lien intime qui unit la chaleur, l'électricité, le magnétisme, la lumière, l'affinité chimique aux forces mécaniques. C'est ainsi qu'est née l'énergétique moderne, elle-même conçue d'après des exemples antiques "dynamistes" (on pense à Herklaitos d'Ephèse).

DU. 33.

Cf. *F. Michaud, Énergétique générale*, Paris, 1921, qui définit cette théorie comme la science des propriétés générales de l'énergie et la propose comme le dénominateur commun de toutes les sciences physiques, en ce qu'elle clarifie la nature des concepts physiques et constitue une véritable "théorie" physique. Voir aussi *A. Dastre, La vie et la mort*, Paris, 1920 (pp. 54/92 : *l'énergie en général*, - petit traité d'énergétique générale (avec historique)).

Comme l'observe Ch. Brunhold, o.c., 8, les deux conceptions de la matière, l'atomistique et l'énergétique, se confondent dans une certaine mesure : *H. van Praag, Informatie en energie (Bouwstenen van een nieuwe wereldbeeld)*, Bussum, 1970) réduit tous les phénomènes physiques à la dualité "information-énergie", - ceci contrairement à Et. Vermeersch, qui part de la dualité "matière/énergie/information" ; la raison en est que la matière (conçue de manière atomistique) est elle-même une forme d'énergie ;

J. Fast, Energy from atomic nuclei, Maastricht, 1980, montre, de manière extensive et selon l'état le plus récent des choses, qu'effectivement, l'atome (et surtout son noyau : on pense aux réactions nucléaires, à la liaison nucléaire et à la fission nucléaire, à la radioactivité, à la fusion nucléaire, aux sources de rayonnement nucléaire, à l'analyse d'activation, aux radionucléides) "est" énergétique. Cf. aussi *A. Arès/J. Marcoux, Structure de la matière*, Montréal, 1971 (on voit qu'un tel manuel pour physiciens utilise aussi des concepts atomiques et énergétiques).

En ce qui concerne le rapport entre la matière et l'énergie, d'une part, et la vie, d'autre part, cf. *A. Dastre, La vie et la mort*, Paris, 1920, - qui reste "historiquement" intéressant ;

J. Fast, Matter and Life (The Cohesion of the Physical Sciences), Maastricht, 1972, p. 1/28 : l'unité de la matière ; l'équivalence de la masse et de l'énergie ; à partir de là, l'auteur parle des fondements de la chimie ; de la chimie du carbone et de la biochimie ; des sources d'énergie de la vie et de l'hérédité et de l'évolution.

Depuis l'informatique, la théorie de l'information est bien sûr devenue un troisième paradigme de la physique, en plus de l'atomistique et de l'énergétique. Cf. ci-dessus p. 22/24.

L'essence de l'information.

Le problème est posé par *D. Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, p. 254v : on y pose la question de l'existence des 'ensembles' (G. Cantor).

Cantor et les autres logicistes prétendent que les ensembles existent en eux-mêmes, indépendamment de l'homme (et de ses opérations sur les ensembles) ; l'homme les découvre, comme le dit A. Fraenkel.

Les autres écoles de pensée, l'intuitionniste (qui la construit) et le formaliste (qui l'interprète fonctionnellement) en font un produit de l'activité de collecte de l'homme : l'homme l'invente.

DU. 34.

K Bertels/ D.Nauta, Inleiding tot het modelbegrip, Bussum, 1969, p. 145/166, traite de la pensée en modèles et affirme, o.c., 153, que

“le modèle, en tant que tel, n'existe pas dans la réalité (contre le réalisme du modèle), mais il est suggéré par la réalité (contre l'idéalisme du modèle, comprendre : constructivisme du modèle ou formalisme du modèle)”.

“Le modèle, en tant que moyen de communication, se situe entre l'homme et le monde. Le modèle est comme la ligne bleue sur la carte : il n'existe pas dans le monde, mais représente symboliquement une rivière dans le monde. Si les rivières du monde n'avaient aucune relation structurelle, le mot “rivière” n'existerait pas”. (ibid.). Les auteurs disent (p. 145) qu'ils sont des nominalistes de modèle, - position qu'ils présentent comme un moyen terme entre le réalisme de modèle et l'idéalisme de modèle.

À la page 258 de son ouvrage *Logique et modèle*, D. Nauta indique qu'au Moyen Âge, les mêmes désaccords existaient concernant la relation entre “langage” et “réalité”, notamment sous la forme du problème des universaux : “le” triangle, “la” maison, etc. existaient indépendamment de l'homme pour les réalistes conceptuels ou universels.

En effet, Platon, en tant que réaliste conceptuel pré-constitutif (également appelé hyper-ou ultra-réalisme), affirmait que, quelque part dans une sphère purement connaissable et contenant la pensée, les concepts abstraits ou généraux (universels) existaient avant leurs réalisations concrètes (cette maison ici et maintenant, ce triangle là et alors, etc.) ; plus tard, le platonisme a placé cette sphère dans une divinité toute-pensante.

Aristote était également un réaliste conceptuel, mais il affirmait que les concepts universels n'existaient pas avant leurs réalisations, mais en leur sein : dans cette maison, ici et maintenant, l'esprit humain rencontre “la” maison sans faute ;

Dans ce triangle, l'esprit rencontre “le” triangle dans son contenu général de connaissance et de pensée. C'est ce qu'on appelle le conceptualisme constitutif ou le réalisme universel : le général appartient à la constitution ou à la nature même de l'être individuel concret. Ainsi, pour Platon(nistes), il y a à la fois un réalisme pré-constitutif et constitutif, alors que pour Aristote il n'y a qu'un réalisme constitutif concernant les concepts.

Face à cela, Nauta oppose les conceptualistes, qui considèrent les concepts comme des constructions de l'esprit humain, et les nominalistes du concept, qui ne considèrent même pas les concepts comme des réalités compréhensibles (conceptuelles) dans l'esprit humain, mais comme de simples noms (*nomina*), c'est-à-dire des étiquettes qui représentent des réalités qui devraient leur correspondre.

Si ces deux dernières opinions sont vraies, on ne comprend pas comment les mêmes lois sont, par exemple, expérimentalement établies dans la nature, et cela indépendamment de nos opérations ou, plutôt, exposées à la suite de ces affirmations :

Après tout, les découvertes des lois de la nature sont toujours mentionnées de manière inductive. Même si les formules ont d'abord été inventées comme des hypothèses, elles sont toujours "confirmées" dans le temps. Ainsi, on peut réellement identifier un noyau de réalisme conceptuel : jusqu'à un certain point, nos concepts ont une valeur réelle.

Bien sûr, et c'est la vérité des conceptualistes et même d'un nominalisme bien compris, nous, humains, "construisons" nos concepts (au moins dans une certaine mesure, car l'invention et la créativité "absolues" n'existent tout simplement pas (il y a toujours un minimum de réalité dans la construction elle-même)).

Dans ce sens conceptuel, les chapitres de *C. van Peursen C. Bertels/ D. Nauta, Informatie (Een interdisciplinaire studie)*, Utr./Antw., 1968, sont compréhensibles :

(i) **L'information et la vie** (en biologie, le concept d'information joue un rôle croissant)

(ii) **a. Information et technologie** (voir ci-dessus p. 22/24 : informatique) ;

(ii) **b. L'information et la culture** (en termes syntaxiques, sémantiques et pragmatiques).

À la page 176, les auteurs partent du principe que des échanges de matière et d'énergie ont lieu dans tout le cosmos, tandis que la "vie" et, bien sûr, l'humanité, en plus de ces processus matériels et énergétiques, ont également des processus "informationnels". Cela signifie que, selon cette conception, l'information (collection, signe, modèle) n'appartient pas à la constitution ou à la nature même de tout être, mais seulement à la communication des êtres vivants et humains.

Cette vision est, à notre avis, trop étroite : avec C.S. Peirce et avec O. Willmann, nous sommes convaincus que la constitution ou la nature des choses et des processus est déjà en soi un "signe" (modèle, information) ou - pour parler avec Willmann et la tradition platonicienne (et aussi avec la tradition aristotélicienne) - une "idée", un contenu de pensée et de connaissance en soi.

Lorsque l'on conçoit la réalité elle-même comme une "idée", comme une réalité idéale, on est alors un "idéaliste", non pas au sens "cartésien moderne", mais au sens antique-médiéval (platonicien, aristotélicien). L'"idéisme" au sens antique-médiéval signifie que la réalité, outre qu'elle est matérielle et énergétique, est toujours en même temps "signe" ou "idée".

La réalité est "intelligible", "compréhensible", "*pensable et connaissable*" en elle-même. Parce qu'elle est ainsi, constitutive, en elle-même, l'homme peut s'y orienter avec des signes et des symboles, avec des modèles.

Parce que la réalité est "idée" et "modèle", intrinsèque, il est logique, c'est-à-dire résultat, de chercher avec la raison et la raison la structure de la réalité dans la logique et les mathématiques, dans la science empirique, dans toute activité ordonnée et "sensible".

Parce que la réalité en elle-même est "vraie" (au sens ontique, c'est-à-dire intrinsèque), on peut arriver à la vérité, c'est-à-dire à l'accord (un - univocité) avec la réalité.

DU. 36..

(B)II La doctrine de la clarté (doctrine de la clarification)

Introduction.

Jusqu'à présent, nous avons parlé de clarté et d'intelligibilité. La question reste de savoir si et dans quelle mesure la réalité est "claire" ou, mieux, "explicable". Non pas en soi, mais dans le fait qu'il soit accessible ou non aux humains. Cela nous conduit au principe de la "raison" ou du "fondement" (nécessaire et/ou) suffisant au sens épistémologique, ou, comme on le dit depuis la Stoa antique, au principe d'un "critère" nécessaire et suffisant, c'est-à-dire d'un moyen de différenciation ou de discrimination, pour distinguer le vrai du faux. Pour savoir, avec certitude, si quelque chose est vrai ou faux, il faut disposer d'une raison ou d'un critère suffisant qui rend la question "claire".

IIA. Le fait de l'ambiguïté et sa compréhension.

(a)1. Modèles applicables. (36/38)

Dans plusieurs domaines, la détermination de la vérité (objective) n'est pas aisée, ou du moins pas facile (à établir ou à déduire).

Physique.

La causalité ou le lien de causalité, que le père Bacon a mis au centre de la science naturelle, était facilement compris comme déterministe :

"Dans les mêmes conditions, les mêmes causes ont les mêmes conséquences" (relation entre les variables indépendantes et les variables dépendantes, si le reste est neutre). Un tel univers est donc prévisible (déductif), car, une fois les causes connues, les conséquences suivent toujours.

I. Kant a même défini la nature tout entière comme "l'existence des choses dans la mesure où elle est déterminée par des lois". C'est le "rationalisme" déterministe qui est si répandu en Occident depuis Galilée et Descartes.

Mais en physique nucléaire, il existe un indéterminisme minimal : une image ou un modèle matériel simple des processus à l'intérieur de l'atome est impossible ; seule l'arithmétique matricielle (A. Cayley (1821/1895) a fondé ce type de mathématiques au milieu du XIXe siècle) peut concevoir une "image" ou un modèle qui rende justice aux faits.

Raison : les conditions dans lesquelles on aborde les processus intra-atomiques, modifient (voire détruisent) ces processus eux-mêmes. Si l'on veut déterminer la bonne place d'un électron, on réduit son énergie.

Heisenberg (1901/1976), prix Nobel, a appelé cela le "principe d'incertitude". La mécanique dite ondulatoire - dans le domaine de la microphysique - avec sa méthode de calcul des probabilités est une réponse à cela : au lieu d'un déterminisme "absolu", on a un déterminisme "statistique".

Biologique.

En biologie, sur le plan phénoménologique, c'est-à-dire lorsqu'on décrit des phénomènes ou qu'on travaille sur le plan comportemental, on a toujours un phénotype en termes d'hérédité (Mendel) : l'apparence ou le mode d'apparence ne correspond pas toujours au réel ou génotype (les gènes).

DU. 37

La méthode fondée Mendel : l'analyse patiente des croisements révèle le génotype.

Sur le plan biologique, il convient de noter brièvement que les médecins appellent une maladie "idiopathique" lorsqu'elle survient pour ainsi dire d'elle-même, spontanément (idio = entièrement propre au patient), "sans causes évidentes". Ici aussi, l'analyse devra tenter de clarifier les choses.

Humanités.

Ici, les applications sont nombreuses. Ils peuvent être divisés en deux catégories :

a/ ou occulte délibérément l'être humain :

= les flatteurs, les hypocrites (pensez à la diatribe de Jésus contre les Pharisiens avec leur comportement hypocrite) le font personnellement ;

= les avocats, les diplomates le font professionnellement (on pense au sophisme et à la rhétorique, qui intègrent la ruse ou la "stratégie" (comme on aime dire "militaire" aujourd'hui) dans le discours) ;

b/ ou l'homme falsifie inconsciemment : à juste titre, des gens comme M. Heidegger ont parlé de " ne pas vouloir savoir " et J.-F. Sartre à propos de la "mauvaise foi", non seulement au sens conscient mais aussi au sens inconscient ; en effet, l'homme se cache à lui-même, pour commencer, et aux autres ce qui ne peut être compris "logiquement" (au sens de la société ou de l'environnement) et "moralement" (également au sens de l'ordre établi) ;

S. Freud, en se basant notamment sur l'interprétation des rêves, a conçu un schéma en deux ou trois parties qui jette une lumière crue sur l'ambiguïté :

(i) (Par omission, le rêve nocturne condense le " texte " (c'est-à-dire le scénario ou l'histoire du rêve) ; par condensation, en effet, l'histoire est raccourcie, parce que sont " affaiblies " les données, c'est-à-dire les éléments du rêve qui, en raison de leur contenu illogique et surtout immoral, ne doivent pas être exposés) ; -- ce qui se produit aussi dans le mensonge conscient : interrogé par le maître sur son rôle dans la chute de la fleur, le rêve n'est pas seulement une histoire, mais aussi une histoire qui n'est pas " réelle ". Cela se produit également dans le mensonge conscient : interrogé par le maître sur son rôle dans la chute d'un pot de fleurs, Johnny dissimule simplement son rôle dans l'événement : il censure son histoire ou son "texte" ;

(ii) par confusion, le rêve nocturne obscurcit, c'est-à-dire fusionne, ce qui existe séparément dans la réalité ; ceci est fait deux fois :

(ii)a. par déplacement : ce qui est adjacent (ce qui n'est pas loin, ce qui est voisin), est simplement "rendu coupable" ; -- dans le mensonge délibéré, cela se produit aussi : Johnny déplace sa part de l'incident vers un camarade qui se trouvait juste à côté ; voilà pour les éléments contigus du "texte" ;

(ii)b. par inversion : ce qui est le contraire est simplement confondu avec son homologue, de sorte que le rêve nocturne manipule l'événement de telle sorte que l'histoire du rêve insinue le contraire de ce qu'il veut dire en fait,

DU. 38.

pour ceux qui le comprennent “bien”, c’est-à-dire qui “interprètent” (au sens le plus aigu du terme) ; -- en mentant délibérément : Jantje affirme avec insistance que “ce n’était pas lui”.

Notons au passage que ce que l’on appelle le mal “occulte” se cache également de la triple manière mentionnée ci-dessus : il en résulte que les personnes qui se disent “rationnelles” ne “voient” jamais ce type de mal ! Ainsi, par exemple, l’effet du billet de loterie coulé demeure

(i) est simplement omis et on pense qu’“il n’y a rien” (omission) ;

(ii) a. difficile à détecter en raison d’un déplacement (par exemple, une personne ressent une douleur dans le dos, mais la cause occulte ou subtile se trouve dans les jambes) ;

(ii)b. par un renversement aussi improbable qu’important (par exemple, le supervampire-extinct pense qu’il est “dans un état d’esprit particulièrement bon ces derniers temps” (il se sent bien comme jamais), au moment même où le “mal” frappe sournoisement (“stratégiquement”)).

(a)2. *Modèle réglementaire.*

Nous pouvons maintenant essayer de structurer la “ruse” de la nature et de l’homme en un différentiel : être des choses ou des processus :

| | |
|---------------------------------|---|
| Equal | inégal (différent) |
| Vraiment égal/ apparemment égal | Vraiment différent/ apparemment différent |
| Pseudo égal | |
| Quasi égal | |

Et c’est fini :

(i) omission : au lieu de A, on trouve ‘ ‘ ;

(ii)a. décalage : au lieu de A vient A’.

(ii)b. inversion : au lieu de A vient non A.

Le mot “mystère” ou “secret” peut être interprété dans ce sens comme indiqué schématiquement ci-dessus : une chose devient “mystérieuse” ou “mystérieuse” dans la mesure où elle affecte fortement la personne concernée personnellement et, en même temps, lorsque le schéma ci-dessus s’applique. C’est le morceau de vérité que l’existentialiste catholique G. Marcel (1894/1973) a vu, quand il a appelé “problème” cet inconnu et provisoirement inconnaissable qui est non-existential (c’est-à-dire qui ne “touche” pas personnellement, “concerne”) et “mystère” cet inconnu ou inconnaissable qui touche quelqu’un existentiellement, c’est-à-dire dans son “existence” ou engagement personnel dans une situation réelle. Bien sûr, le mot “secret” a - sémasiologiquement - un système de significations, réductible à trois classes :

(i) le savoir sociologique pur : un angle de la logique de classe est un “mystère” pour ceux qui ne connaissent pas le raisonnement formalisé ; la “profonde” psychanalyse lacanienne est illisible même pour les psychanalystes ordinaires.

DU. 39.

(ii) le purement épistémologique : l'inconnu, oui, l'inconnaissable (du moins pour le moment) ; par exemple, un "koan" (question du bouddhiste zen) ;

(iii) le "sacré" :

a/ Un rite pour les "initiés", (sens initiatique) ;

b/ une réalité surnaturelle, comme par exemple le "mystère" de la Sainte Trinité, ou une réalité simplement surnaturelle (par exemple le péché originel, la "prédestination" (on pense à Bossuet ou Pascal, qui en ont parlé)) ;

Il n'est donc pas surprenant que *R. Otto ait* caractérisé le "Saint" dans son sens le plus général dans la science des religions (et la théologie) comme "mysterium tremendum et fascinans", le mystérieux qui à la fois repousse et attire existentiellement.

(b). Surface/profondeur",

Cela nous conduit au concept (le schéma actuellement si utilisé (et abusé)) de "surface/profondeur", qui se présente sous toutes les formes et toutes les tailles : la surface peut ou non sembler facile à voir ; la profondeur est cachée derrière la surface, qui peut ou non sembler facile ;

Lévi-Strauss, par exemple, s'insurge contre la phénoménologie, uniquement parce qu'elle veut s'en tenir à la démonstration ou au "phénomène", soit méthodiquement (ce que tout scientifique sensé fait), soit de manière justifiée (parce que dans l'attention phénoménologique portée au phénomène dans sa manifestation éventuellement indéterminée, le phénomène lui-même se révèle progressivement de manière plus explicable ; - ce qui est également justifiable de cas en cas) ;

L'analyse marxiste des données sociales, la psychanalyse des données psychiques profondes et, à sa manière, la géologie, c'est-à-dire l'occultation des couches profondes de la terre, servent de modèles convaincants à Lévi-Strauss : "la vérité est toujours cachée", dit-il. On se demande où un homme comme Lévi-Strauss a pu trouver ce préjugé. On peut être tellement interprétatif qu'on le cherche toujours dans une certaine "profondeur". La réalité est mystérieuse et peu claire.

Ce qui ne veut pas dire qu'à sa manière, la phénoménologie, en refusant d'aller au-delà des phénomènes vers une structure cachée, commet un sophisme majeur : Lévi-Strauss a raison lorsqu'il cherche derrière les données empiriques des "structures" (dans son cas, principalement de nature logistique et mathématique ; - ce qui est aussi unilatéral, car il existe aussi des "structures" de ce que Husserl et les phénoménologues appellent de nature "eidétique" (compréhensible (et non calculatrice de symboles)).

Ce qui se cache derrière ce débat entre structuralistes et phénoménologues, c'est ce que les anciens sceptiques avaient déjà souligné avec acuité, à savoir que l'absolument certain n'est que le "phénomène", c'est-à-dire ce qui est immédiatement donné ; ce qui dépasse est toujours plus ou moins "flou".

DU. 40.

IIB. La méthode de clarification.

Le sceptique n'est pas celui qui "doute de tout" ; non, le sceptique est un phénoménaliste, c'est-à-dire qu'il s'en tient - en "n'épochè" ou suspension de jugement concernant le transphénoménal - strictement à ce qui est immédiatement apparent (le phénomène, le phénoménal, le phénomène en tant que tel, les phénomènes, parfois aussi appelés de manière simpliste "les faits sobres"). Le reste, il en doute, il le met entre parenthèses (Einklammerung).

On peut voir que le soi-disant problème de démarcation (c'est-à-dire la démarcation entre le certain (clair) et l'incertain (flou)) aboutit, chez le sceptique phénoméniste, à une dichotomie (complémentation) facile :

- (1) il y a l'apparent immédiat, que tout le monde perçoit (aspect public) et qui, en ce sens, est "universel" (c'est-à-dire immédiatement accessible à tous) ;
- (2) il y a "le reste", c'est-à-dire ce qui n'est pas clair (et immédiatement "douteux").

Il convient de noter que le phénoméniste, c'est-à-dire celui qui affirme catégoriquement que, en dehors des phénomènes, rien d'autre n'"est", est un "idéologue" (et un idéologue de la 'réalité' c'est-à-dire que le phénoméniste se prononce de manière autoritaire et dogmatique sur le fait que le trans-phénoménal "est" ou non).

Il est immédiatement clair que - pour revenir un instant à la dispute entre structuralistes et phénoménologues (herméneuticiens) - le structuralisme commence de manière sceptique, mais perce les phénomènes en direction des "structures" (qui sont logiquement et mathématiquement "calculables" (dans un sens formalisé si possible), tandis que la phénoménologie (herméneutique) commence également de manière sceptique, mais perce les mêmes phénomènes en direction de la vision "eidétique" des structures (c'est-à-dire en clarifiant intuitivement l'eidos ou le concept), et ce sur la base de la logique ordinaire (que les formalistes appellent, non sans mépris, la logique "simplement compréhensible"), et sur la base de la logique de l'"eidétique", qui est appelée "simplement compréhensible".i. clarifier intuitivement l'eidos ou le concept), et ce sur la base de la logique ordinaire (appelée par les formalistes, non sans mépris, la logique " simplement compréhensible " ; ce dont on parle en logique " un mot ").

Clarification critériologique.

A. Farges, *La crise de la certitude* (Etudes des bases de la connaissance et de la croyance), Paris, 1907, - ouvrage encore très utile, malgré son ancienneté il distingue des critères ou instruments de certitude, qui permettent de dépasser l'approche purement phénoménale du sceptique :

- (i) Les critères empiriques ou les fondements épistémologiques de la certitude qu'il divise en
 - a/ direct, ce qui inclut l'expérience sensorielle, et
 - b/ indirecte, incluant le témoignage humain (avec son argument d'autorité), on pourrait ajouter, mais sous une forme affinée, la preuve expérimentale (que Farges développe moins), c'est-à-dire concernant la connaissance empirique directe et indirecte (l'indirect de la méthode expérimentale est dans l'hypothèse de travail qui guide l'expérience) ;

DU. 41.

(ii) les critères non empiriques, à leur tour, se divisent également en deux classes :

(ii)a. les critères logiques : ils sont soit picturaux “ directs “, et il s’agit alors de “ comprendre “ (qu’est-ce que la logique ?), soit raisonnement “ indirect “ ou au moins formulation (“ discursif “ dit la tradition scolastique), et il s’agit alors de jugement et de raisonnement (cf. logique) ;

Parallèlement, il faut ajouter à l’approche conceptuelle de Farges, aujourd’hui, la forme formalisée de la pensée logique : directement, il y a le symbole abstrait (les lettres de la logistique et des mathématiques) ; le calcul, qui, à partir de symboles de travail, traite et manipule ces symboles selon des axiomes et des règles de travail, est plutôt l’aspect “indirect” ;

(ii) b. les critères transempiriques : ils sont encore une fois soit directs, c’est-à-dire dans l’expérience perceptive “claire” ou “sensible” (on pense à la contemplation de Dieu des mystiques catholiques et à la prévision des événements futurs par les prophètes), soit indirects, c’est-à-dire dans les “révélation” de toutes sortes (on pense au spiritisme dit “de révélation”, qui reçoit des “messages” (et y croit sur la base de l’autorité) ; on pense aux révélations mosaïques et chrétiennes (dans la Bible), qui sont le résultat de l’expérience “transcendante” des prophètes). (par exemple, le soi-disant “spiritisme de révélation”, qui reçoit des “messages” (et les croit sur la base d’arguments d’autorité) ; par exemple, les révélations mosaïques et chrétiennes (dans la Bible), qui sont basées sur l’autorité de Moïse et des prophètes, des sages, des apocalyptistes ou sur celle de Jésus, la deuxième personne incarnée de la Sainte Trinité).

Cela rappelle ce que dit *I.M. Bochenski, Philosophical methods in modern science*, Utr./Antw., 1961, p. 74/81, à propos de la vérifiabilité (‘sémantique’) ou testabilité des énoncés, c’est-à-dire la possibilité de démontrer qu’un énoncé (‘un concept, un symbole) est vrai ou faux.

Avec H. Reichenbach (du Berliner Kreis), Bochenski distingue quatre critères ou motifs d’assurance :

a/ la technique : la température du noyau du soleil n’est techniquement pas vérifiable ; raison : notre technologie (avec ses instruments) ne peut pas le faire ; en revanche, les températures terrestres - dans les réacteurs nucléaires par exemple - peuvent être “techniquement” vérifiées ;

b/ Vérification physique : une vitesse de plus de 350 000 km/sec est physiquement impossible ; la vitesse de la lumière d’environ 300 000 km/sec l’est ;

c/ la vérification logique : si une assertion est non-incongrue ou non-contradictoire avec le système d’assertions dans lequel elle apparaît (système axiomatique), alors cette assertion est “logiquement” possible.

d/ la vérification transempirique : les réalités transempiriques ont des critères très spécifiques, sur lesquels les scientifiques sont silencieux.